le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
MENSUEL — N° 19 — JUIN 1956 PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

UN SALIGAUD !

Maître Tixier-Vignancour

par Maurice JOYEUX

IL a été jeune, aux alentours de 1934, nous aussi ! Et déjà tous les espoirs d'une brillante carrière lui étaient permis. Les militaires réunis autour de Pétain aiguisaient leurs sabres, les politiciens effrayés par la poussée populaire battaient des ailes, les personnages discrets qui animent les coulisses d'administration des grosses sociétés, cherchaient l'homme suffisamment vénal, au talent certain, à la conscience légère, Tixier, avec trait d'union, etc., fut élu député quelque part !

Ses débuts au parlement furent retentissants. D'emblée, le drôle se plaça à l'extrême droite de l'assemblée, laissant pantois les vieux politiciens retors, que vingt-cinq ans de pratique réactionnaire avaient pourtant aguerris et qui légitimement pouvaient se considérer comme orfèvres en la matière. A un chenapan de cette envergure, il fallait des maîtres, le Tardieu, le la gueule de requin, le Laval, Philippe Henriot, sujet brillant de la promotion précédente, furent de ceux-là !

A cette époque, l'homme était encore jeune, il n'accaparait pas le prétoire, le prétoire l'accaparait. Il lui fallut attendre la « divine surprise » de 1940, pour qu'il pût enfin donner toute sa mesure, et l'on vit ce « patriote » conséquent rôder autour du pouvoir, encenser le maréchal, clamer les vertus de la révolution nationale, s'installer au bout de la table de manière à recueillir quelques miettes, opiner à tous les représsions avant de pointer son mufle, prendre le vent et disparaître de justesse d'une scène où les acteurs devaient finir tragiquement.

La libération lui causa quelques soucis, pourtant il sut démontrer qu'il avait voulu sauver quelqu'un ou quelque chose. Il se tira de ce mauvais pas sans trop de mal et patiemment attendit son heure.

Aujourd'hui, Me Tixier-Vignancour a pris du poids ! La patrie est devenue sa chose ; au palais comme à l'Assemblée, il suffit qu'on en parle pour qu'il entre en transes, agite ses manchettes, file la note grave et cabotin accompli, formé par les meilleurs artistes du genre il n'hésite pas à s'évanouir au dernier acte pour l'édification du parterre.

Le procès des fuites a vu la consécration suprême de son talent particulier qui fait l'admiration des galopins qui hantent les réunions fascistes. Solidement appuyé par son acolyte l'ex-flic Dides, il a défendu l'innocence en la personne de cette fripouille de Baranès, brutalisé un enfant qui criait son indignation devant la condamnation de son père, plaidoyer du cœur de sa cour de nervis, troussé la « gueuse » représentée par un vieil abruti de président et, fort de l'impunité, le verbe haut, le talon agressif, a clamé sa haine de tout ce qui s'oppose à ses appétits de carnassier.

Il voulait la revanche de ses humiliations passées. Son insolence comme la veulerie de ses adversaires politiques lui ont permis de l'obtenir. Gonflé par ce succès, ce bouffon qui a plus de surface que de profondeur, risque de devenir dangereux. Non pas qu'il soit de la race des grands rapaces de l'humanité, il est plutôt dans la lignée d'un Mussolini. Mais on sait aujourd'hui, qu'avant de finir à l'état d'une boucherie, de tels pitres forment prêtre, dans la main des puissants, des instruments efficaces d'oppression.

Etrange destinée ! Autrefois on l'aurait trouvé au coin d'un bois guettant le négociant qu'il fait profession de défendre dans le parti de M. Poujade. S'il n'y veillent pas les travailleurs le retrouveront demain au coin d'une rue, entouré de ses nervis et donnant l'assaut à leurs maigres libertés.

EDITO

Les syndicats et l'Algérie

CEST a Vichy que s'est tenu le troisième congrès de notre fédération.

Fidèle à nos devanciers qui ont vu la reconstitution de notre mouvement, celui-ci a témoigné de la fraternité qui unit la grande famille anarchiste.

Nous ne voulons pas ici rebattre les oreilles par des formules périmées qu'en ressasse en pareille circonstance, cependant il nous faut bien dire que dans la faillite totale des partis, que dans la panique générale suscitée par les multiples trahisons, les libertaires constituent la vacillante lumière qui permet de ne pas désespérer de l'avenir et des hommes.

Certes les suiveurs, ceux à qui il faut des mots d'ordre pour agir, des credos pour penser, et des idoles pour s'enthousiasmer, certes, les petits maîtres, à qui il faut un piédestal pour vivre, une place de chef pour militer et un pâbiscite pour s'apaiser, la conscience, certes, tous ces immobilistes seraient aveuglés par la pluralité de nos vues, par la fraternelle confrontation de nos idées, comme pourrait l'être une chouette par la vue du soleil.

Et cependant, c'est bien de ce creuset ou chacun jette ses connaissances, son expérience propre, ses conclusions que la vérité finit par jaillir.

C'est bien lorsque l'homme est prêt à réviser ses vues à la lumière de son temps, à examiner sans apriorisme d'aucune sorte tous les problèmes qui se posent à lui que l'on peut espérer apporter un peu de progrès et d'amour.

C'est dans cet esprit que s'est déroulé ce congrès de Vichy dont notre fédération sortira plus forte, plus prête à livrer le bon combat, par l'intelligence qui s'en est dégagée, qui en sortira plus indissoluble, par la fraternelle compréhension de ses participants.

Le F. A.

Fidèle à nos devanciers qui ont vu la reconstitution de notre mouvement, celui-ci a témoigné de la fraternité qui unit la grande famille anarchiste.

Nous ne voulons pas ici rebattre les oreilles par des formules périmées qu'en ressasse en pareille circonstance, cependant il nous faut bien dire que dans la faillite totale des partis, que dans la panique générale suscitée par les multiples trahisons, les libertaires constituent la vacillante lumière qui permet de ne pas désespérer de l'avenir et des hommes.

Certes les suiveurs, ceux à qui il faut des mots d'ordre pour agir, des credos pour penser, et des idoles pour s'enthousiasmer, certes, les petits maîtres, à qui il faut un piédestal pour vivre, une place de chef pour militer et un pâbiscite pour s'apaiser, la conscience, certes, tous ces immobilistes seraient aveuglés par la pluralité de nos vues, par la fraternelle confrontation de nos idées, comme pourrait l'être une chouette par la vue du soleil.

Et cependant, c'est bien de ce creuset ou chacun jette ses connaissances, son expérience propre, ses conclusions que la vérité finit par jaillir.

C'est bien lorsque l'homme est prêt à réviser ses vues à la lumière de son temps, à examiner sans apriorisme d'aucune sorte tous les problèmes qui se posent à lui que l'on peut espérer apporter un peu de progrès et d'amour.

C'est dans cet esprit que s'est déroulé ce congrès de Vichy dont notre fédération sortira plus forte, plus prête à livrer le bon combat, par l'intelligence qui s'en est dégagée, qui en sortira plus indissoluble, par la fraternelle compréhension de ses participants.

Le F. A.

Albert Vedrin est mort

Notre ami Albert Vedrin est mort. Les copains qui l'ont connu au groupe de l'Ouest, dans les organisations syndicales, les travailleurs espagnols de l'émigration, à qui il rendit des services essentiels, conserveront le souvenir d'un camarade qui fit honneur à notre pensée.

La F. A.

LE TEMPS DES ASSASSINS

par Maurice FAYOLLE

VA-T-ON en finir avec le temps des assassins ?

A l'heure où la Science nous ouvre brutalement — trop brutalement, peut-être — les portes d'un avenir prodigieux, il faut bien constater que les Hommes sont restés tels qu'en eux-mêmes l'Histoire nous les révèle : féroces jusqu'au Crime, barbares jusqu'à l'Absurde.

Mais comment pourrait-il en être autrement ? A l'heure où s'éveille sa jeune sensibilité, l'enfant est traîné sur les bancs d'une Ecole où on lui enseigne, non la Fraternité et la Solidarité mais le goût du Meurtre en faisant défiler sous ses yeux la sanglante imagerie d'Epinal appelée Histoire.

Depuis la nuit des temps ou l'homme des cavernes façonna sa première arme en taillant un silex, dont il se servit aussitôt pour fendre le crâne de son semblable, ce goût du Meurtre, soigneusement cultivé sous le nom de Patriotisme, a fait de l'Homme l'animal le plus féroce de la Nature.

De siècle en siècle, les peuples se sont traînés dans la boue sanglante de ces infectes tueries. Au nom de l'Honneur, du Devoir, de la Patrie, de la Religion, des générations successives se sont sauvagement exterminées sous les plis de loques bariolées et sous les prétextes les plus absurdes.

Va-t-on se décider à en finir avec le temps des Assassins ?

Pas encore.

Car sur ce boulevard du Crime où les grands capitaines, les prêtres et les hommes d'Etat entraînèrent les peuples en les abreuvant d'un alcool nommé Mensonge, sur ce boulevard du Crime où défilèrent tour à tour César, Annibal, Alexandre, Attila, Gengis Khan, Charlemagne, Bonaparte, Hitler, Staline, de Chévigné, Thierry d'Argenlieu et autres Marius Moutet, M. Guy Mollet, flanqué de son Robert Lacoste, viennent de faire une entrée triomphale.

Aux sons des tambours, des clairons et des discours patriotiques style « France Eternelle ».

Style « Algérie Française ».

Aux applaudissements des colonialistes, des nationalistes, de M. Schuman, des Reverends Pères, de M. Benazet, de l'Aurore aux doigts de pourpre et avec la bénédiction de Monseigneur Thorez, l'évêque bien connu de la défunte Eglise stalinienne.

Va-t-on en finir avec le temps des Assassins ?

Que ces messieurs de la Magistrature debout, assise, couchée ou rampante fourbissent les glaives de leur derisoire Justice :

Nous condamnons la guerre d'Algérie, non parce qu'elle est la guerre d'Algérie, mais parce qu'elle est la guerre.

Nous condamnons le massacre du jeune français et du misérable fellah, criminellement jetés face à face par les bardes en pantoufles de Paris et du Caire

Nous condamnons les Oradours algériens, pudiquement appelés ratissages, commis par les forces de « l'Ordre », comme nous condamnons les meurtres à la sauvette, accompagnés d'islamiques mutilations accomplis par les « bandes rebelles ».

Nous condamnons tous les assassins.

Et tous les mensonges.

« La France est unanime : elle se battra pour conserver l'Algérie. »

Robert LACOSTE.

Réponse du peuple de France à M. le Ministre-résidant :

Le 8 mai, à Montchanin-les-Mines, des rappelés manifestent et, avec l'aide de civils, décrochent la machine du train qui les conduisait vers la tuerie.

— o —

Le 9 mai, à Saint-Aignan-Noyers, Loir-et-Cer, violentes manifestations à l'occasion du départ d'un rappelé Plusieurs centaines de manifestants débordent le service d'ordre.

— o —

Le 17 mai, à Rouen, les dockers refusent de charger un cargo de matériel militaire à destination de l'Afrique du Nord

— o —

Le 18 mai, à Grenoble, au cours de véritables émeutes, des milliers de manifestants bloquent les voies, tiennent tête aux C. R. S. et tentent d's'emparer d'un camion de munitions.

Celui de Guy Mollet affirmant qu'il n'y a pas d'autre politique possible en Algérie, alors qu'il avait primitivement désigné le général Catroux, précisément pour en appliquer une autre.

Mais au soir du Six Février, Guy Mollet a capitulé devant l'émeute fasciste. Pour ne pas, a-t-il dit, répandre le sang des Français d'Algérie : il a préféré répandre celui des jeunes Français de France — qui se foutent éperdument de l'Algérie.

Celui de Robert Lacoste affirmant que la perte de l'Algérie ruinerait la France — alors qu'elle se ruine en voulant la conserver. Car, au XXe siècle, les colonies ne sont plus un profit, mais un luxe coûteux. Elles ne rapportaient qu'au temps où les colonialistes pouvaient les exploiter sans vergogne.

Mais ce temps est passé.

Comme passera celui des Assassins et des Menteurs.

Même lorsqu'ils se qualifient de « socialistes ».

M. Guy Mollet ment encore lorsqu'il parle d'élections « libres »... après la « pacification ». D'abord parce qu'il sait très bien qu'il ne saurait y avoir d'élections libres sous la « protection » des fusils et des

(Suite page 3.)

CONSÉQUENCES DE LA DÉSTALINISATION

OU VA LE PARTI COMMUNISTE ?

par Jo LANEN

LA refonte radicale des thèses du bolchevisme, dont la disgrâce du feu Staline est le trait extérieur le plus marquant, ajoute au désarroi des communistes français. Les sourires de B. et K. aux socialistes et à la bourgeoisie libérale, la « pause » de la guerre froide qui en est le corollaire déroutent l'appareil du parti qui réalisé ma: que les méthodes stalinennes ont fait leur temps. Habitués depuis la mort de Lénine à pastiocher la politique du Kremlin quelle qu'elle fût, les dirigeants du P.C.F., cinq mois après les élections qui les portèrent au triomphe, semblent embarrassés, indécis. Les contradictions de l'Humanité en matière de politique algérienne et syndicale sont les signes de troubles intérieurs graves. Deux générations militantes s'affrontent.

Les tendances

Objectivement, ce choc des tendances est capital. On aurait tort de tenir pour négligeables les luttes intestines d'un parti qui en fut prodigue. Leur signification est sans précédent. Du dénouement dépend l'avenir du parti. Selon que l'une ou l'autre l'emportera. il s'effondrera sous peu, ou se maintiendra — du moins dans le temps.

D'un côté, la génération thorézienne qui fit carrière dans le conformisme. Compromise par les altérations multiples de la doctrine du temps de Staline, qu'elle approuvait sans réserve, la « vieille garde » connaît les vicissitudes de la rebellion larvée. Elle saisit qu'elle ne s'imposera désormais qu'en freinant voire en combattant — la tendance à la déstalinisation. Les leaders de la « Nouvelle Critique », revue qui a pour mission de repenser les tablettes (Casanova et Kanapa) ont à ce titre marqué des points en imposant l'illusire dogme comme responsable à la déstalinisation.

De l'autre côté, les jeunes turcs, dont aurait pu être Hervé s'il avait attendu deux mois avant de brûler les fétiches. Cette génération romantique, élément dynamique qui n'a ni les tics, ni la servilité des « barbus » et qui ne s'est compromise que par incidence dans le stalinisme, monte à l'assaut des idoles. Les pontifes font barrage. W. Politt, secrétaire général du parti britannique, récemment débarqué, est la dernière victime d'un conflit identique.

La vague de réhabilitations qui déferle dans toute l'Europe n'arrange pas les choses. Nous assistons à une transmutation du « social traître ». Ainsi de London, qui avoua, accuse par sa femme, son fils, son beau-frère Fajon, et toute la presse communiste de l'époque, qui vient d'être réintégré dans le parti. Ces réhabilitations spectaculaires (à quand celle de Trotsky ?) fourbissent les armes de l'opposition.

Le passage des sociétés capitalistes au communisme, par le socialisme, selon le critérium défini par Marx, ne correspondond plus à rien. Que Staline en soit ou non responsable — il l'est à sa mesure, ce n'est pas douteux — les communistes ont manqué leurs

Suite page 3

LA DERNIÈRE RESSOURCE DE LA BOURGEOISIE

LE TRIPATOUILLAGE DE SES PROPRES LOIS

par Paul RASSINIER

IL ne se passe plus de jour que les journaux n'annoncent des hausses dans quelque secteur de l'économie : charbon industriel, acier, fer, bois, etc... Hier, c'était l'ensemble des prix de gros dont l'indice est passé à 141,5 en avril contre 140,2 en mars, accusant ainsi une hausse de l'ordre de 1 %.

Cette hausse qui tend à se généraliser a commencé en février-mars par les produits alimentaires. On l'a mise sur le compte de la vague de froid, laquelle, bien qu'elle n'y soit certes pas étrangère, est arrivée à point pour faire oublier les incidences des projets Ramadier sur le coût de la vie.

En avril, au détail, l'indice des 213 articles atteignait 149,1 et il s'en fallait seulement d'un point pour que jouât l'échelle mobile et que fût de droit une révision générale de la hiérarchie des salaires et traitements.

Le vent de la panique se mit à souffler dans l'équipe gouvernementale et on découvrit que les 213 articles ne prouvaient peut-être pas une idée très exacte des variations du coût de la vie.

Au début de mai, lorsque fut publié l'indice des prix de gros dont l'augmentation ne peut manquer de se répercuter avec usure au stade du détail, le doute devint une certitude. C'est que cet indice accusait une hausse de 2,8 % rien que sur les produits alimentaires (23 % sur les pommes de terre de l'ancienne récolte, 4 à 6 % sur le beurre, le vin, le fromage, 1 à 2 % sur l'épicerie).

Or, c'est justement cette hausse sur les produits alimentaires qui a fait constamment monter l'indice des 213 articles.

D'où l'urgence d'une solution.

Alors, voici ce qu'on a décidé en haut lieu pour être mis en application à une date qui n'est pas encore fixée mais qui pourrait être le 1er août :

1° La part réservée à l'alimentation (58 % du total) dans l'indice actuel sera ramenée à 50 % dans les calculs qui serviront de base à un nouvel indice des 213 articles. Diminution de cette part : 16 % ;

2° Les frais relatifs à l'habitation (loyer, charges, entretien) qui, jusqu'ici, tenaient une place extrêmement modeste dans la « pondération » des indices, seront sensiblement majorés et passeront vraisemblablement de 6 % à 15 ou 18 % ;

3° La composition des « DEPENSES DIVERSES » variera sensiblement. Une dizaine d'articles nouveaux y seront ajoutés, dont les scooters et les postes de télévision.

Ce n'était pas plus malin que cela : l'indice du coût de la vie devenant dangereux, on change les bases qui servaient à le calculer. La bourgeoisie n'est pas le moins du monde embarrassée par les lois qu'elle fait : tant qu'elles lui sont profitables, elle les garde et quand elles en viennent à lui porter préjudice elle en fait d'autres.

Et ce n'est, ni le seul, ni le premier exemple.

On admirera l'introduction des postes de télévision dans le budget du manœuvre léger. Le procédé a fait ses preuves : Marie-Antoinette avait de la même façon introduit la brioche en lieu et place du pain dans le budget familial des manifestants d'octobre 1789. Demain, un député se lèvera qui demandera de remplacer le pain, la viande et les légumes qui occupent une place vraiment trop grande dans le budget familial de l'ouvrier, par le Cinéraflash qui lui permettra d'emmener sa famille cueillir les bananes sur l'arbre, aussi loin qu'on voudra. D'enlever, en somme, tout ce qu'achète l'ouvrier pour le remplacer par tout ce qu'il n'achète pas.

A ma connaissance, aucune centrale syndicale n'a protesté contre ce tripatouillage : les permanents syndicaux ont sans doute d'autres chiens à fouetter.

Ils avaient probablement aussi d'autres chiens à fouetter lorsque, dans sa revue de mars (1), le ministère des Finances annonça que, d'après ses calculs, les bénéfices des sociétés anonymes avaient augmenté de 44 % depuis 1953 et ceux des entreprises individuelles de 70 %.

S'ils n'avaient pas eu d'autres chiens à fouetter, ils auraient sûrement fait remarquer au Ministère que, pendant la même période, les salaires n'avaient pas augmenté de 70 %, ni même de 44 %.

Et que peut-être, s'il y avait lieu de man'puler les proportions respectives dans lesquelles les 213 articles entrent pour l'établissement de l'indice du coût de la vie, ce ne pouvait être que pour augmenter non telle ou telle proportion au détriment de telle ou telle autre mais la part sociale de la classe ouvrière dans la somme des richesses qu'elle seule sait à créer.

(1) Statistiques et études financières. Mars 1956.

Quand les staliniens se déculottent

par Maurice LAISANT

AINSI vous l'avouez, c'était vrai ! Staline fut le plus odieux des dictateurs, le compère de Mussolini et de Hitler, un malade, un sadique, un fossoyeur de révolutions.

Cette affirmation que nous n'avons cessé de proclamer depuis toujours c'est aujourd'hui le parti communiste qui en fait l'aveu.

C'est bien, sans doute, mais ça ne suffit pas.

Lorsqu'on démasque les salauds, l'on se doit de réhabilit leur victimes.

Ce que vous publiez d'ajouter c'est que la révolution espagnole a été poignardée dans le dos par le tsar rouge du Kremlin et par tous les béni oui-oui qui voyaient en lui le guide infaillible des peuples.

Ce que vous ne dites pas c'est que les journées de Barcelone, qui devaient voir tomber tant de militants, dont Camille Berneri, étaient une saine réaction des libertaires libres contre la dictature en casquette qui ne valait pas plus cher que celle de Franco.

Ce que vous taisez c'est que « le grand parti des masses » n'a cessé de faire tourner celle-ci en bourrique, de la faire virer bord sur bord, de l'émasculer jour à jour, de la vider de toute substance, de la faire veule et lâche au point d'accepter tous les mots d'ordre, de lui faire emboîter le pas à toutes les réactions, tout cela dès lors que le parti, par la voix du grand chef, en avait décidé.

O pauvres bougres de la base qui vous êtes époumonés à gueuler tous les slogans, à entonner tous les hymnes depuis « Crosse en l'air » jusqu'à « l'Ave la guerre », depuis « L'Internationale » jusqu'à « l'Ave Maria » est-ce que cela va enfin vous ouvrir les yeux et la jugeotte ?

Il se trouvait lors des dernières élections l'un des valets du parti pour se revendiquer des grands hommes : Thorez, Duclos et Cie et proclamer qu'au P. C. on ne trahissait pas sans être rejeté.

Et je répondais : « *Malheureux que vous êtes vous n'avez pas à trahir, c'est le parti qui trahit pour vous* ».

Aujourd'hui que l'idole s'effondre, aujourd'hui que ses crimes sont dénoncés par ceux-là mêmes qui faisaient métier de lèche-pied et de plat-cul, peut-être cela vous donnera-t-il à rêver, militants de base et à refuser quelque nouveau et infaillible grand homme dont on vous apprendra dans vingt ans d'ici qu'il était l'ennemi de la classe ouvrière et le traître d'un parti dont les suiveurs furent les complices.

Un modèle du genre...

La réunion publique de la F. A. interdite à Vichy

Le préfet de l'Allier, aux ordres du gouvernement Guy Mollet, lui-même aux ordres des colonialistes et des hystériques de la « Grandeur Française », a interdit la réunion publique de protestation contre la guerre d'Algérie, que notre F. A. avait organisée à Vichy à l'occasion de son Congrès.

Au palmarès de ses reniements et de ses trahisons, il manquait au parti, dit socialiste, l'apotheose d'une guerre coloniale et le « ratissage » policier de ceux qui, en France comme en Algérie, s'inurgent contre l'inutile massacre.

C'est désormais chose faite. Au nom du Socialisme et de la Démocratie, la Vérité, la Liberté et la Paix sont traquées partout.

Pendant que Robert Lacoste transforme les fellah en fellagah et en transformant les jeunes Français, en soldats, Guy Mollet muselle la France en la livrant à ses compagnies de C.R.S. et Ramadier s'apprête à lever de nouveaux impôts.

Car il faut financer la guerre.

Fabriquer des armes.

Et acheter des cercueils.

L'histoire jugera ces hommes et leur politique.

PROPOS DU MARTIEN

On n'arrête pas le progrès

UN voyageur de mes amis qui revenait d'Afrique du Sud m'a conté une petite histoire. La voici telle qu'il me l'a dite : les statistiques seules sont de fantaisie, car je n'ai pas la mémoire des chiffres.

Comme il se promenait dans ce pays aux mœurs austères, où le pharisaïsme dominical, joint à la prohibition, engendre l'alcoolisme le plus pharamineux du monde, il buta contre une clôture que gardaient des soldats armés.

— Tiens ! fit-il. Il y a donc des camps de concentration par ici ?

— Non, lui dit un autochtone, mais il y a des puits de diamants.

— Ah ! je comprends. Vous extrayez les pierres précieuses derrière de solides grillages pour que les voleurs ne puissent pas en chaparder.

— Ce n'est pas tout à fait cela, répartit l'indigène. Les puits qui se trouvent au-delà de ces barbelés ne sont pas ceux d'où l'on tire les diamants, mais ceux où on les jette.

Comme mon ami n'y comprenait rien, le Sud-Africain lui expliqua :

— Autrefois, on extrayait les diamants par des procédés rudimentaires : on nous en demandait toujours plus que ce que nous n'en pouvions fournir, et les prix étaient très élevés. Des ingénieurs nièrent point des méthodes nouvelles qui permirent à l'extraction d'égaler la demande. Mais on n'arrête pas le progrès. Notre ambition, c'est le rendement, la production sans cesse accrue, les coordonnées en ascension sur les graphiques. Bientôt, notre fierté fut sans borne : nous pouvions fournir dix fois plus de solitaires qu'on ne nous en réclamait. Puis, l'outillage ne perfectionnant, nous réussîmes à en extraire cent fois plus, puis mille fois. A l'heure actuelle, nous sortons de nos mines une telle quantité de gemmes que, si nous en faisions cadeau, chaque midinette pourrait s'en offrir une rivière !

— Pourquoi ne le faites-vous pas ? demanda candidement mon ami. Certes, le diamant est moins utile que la saucisse de Toulouse, le papier hygiénique et la serviette éponge. Mais, puisque sa possession procure tant de plaisir à certains, pourquoi en priver le plus grand nombre ?

— Hélas ! répondit l'autre. Nous nous sommes aperçus que le prix du diamant avait tendance à baisser à mesure qu'il s'illustrait davantage. Si bien que, plus nous en produisions, plus nous devenions pauvres. Nous avons donc décidé...

— De restreindre la production ? De revenir à l'artisanat ? Sage idée : du moins, ça limite le gaspillage.

— Pas du tout. Je vous le redis : on n'arrête pas le progrès. Au contraire, nous ne cessons d'acquérir un outillage toujours plus moderne qui extrait toujours plus de diamants. Nous espérons dépasser, l'an prochain, notre production de cette année de 27,6 pour cent. N'est-ce pas admirable ?

— Euh...

— Notre intérêt étant d'empêcher le diamant de se répandre sur le marché, nous faisons creuser par des terrassiers noirs d'immenses puits où nous enterrons les diamants que les mineurs nous ont sortis du sol. Et, pour éviter que les voleurs ne dérobent toutes ces pierres, nous entourons les puits de clôtures et d'un cordon de troupes. Grâce à quoi nous avons réussi à mettre en vente, cette année, 14,3 pour cent de diamants de moins que l'an passé, si bien que le prix du diamant a augmenté de 7,35 pour cent.

— Je...

— Et ce n'est pas fini : grâce à l'automation, à la cybernétique, à l'énergie nucléaire, nous pourrons extraire 274 fois plus de diamants qu'aujourd'hui, et creuser presque sans mains-d'œuvre, afin d'ensevelir toutes ces pierres, des puits 67 fois plus profonds et d'un diamètre 32 fois et demie supérieur. N'êtes-vous pas ébloui ?

Oh ! si, mon ami le voyageur était ébloui, ça se voyait. Oui, ça se voyait encore tandis qu'il me contait cette histoire. Il conclut :

— La bêtise humaine est le plus sensationnel diamant qu'on puisse trouver en ce pays. Il n'en est pas de plus belle eau. On ne saurait l'exprimer en carats. Elle est toujours coté très haut. Et pourtant, il n'existe nulle part de puits ni de barbelés pour l'enfouir et pour l'empêcher de se répandre sur le monde !

Traduit du martien par Pierre-Valentin BERTHIER.

LA CHARTE D'AMIENS A CINQUANTE ANS

AUX DÉTRACTEURS DE LA CHARTE

par Lucien HAUTEMULLE (F. O.)

BEAUCOUP parlent de la Charte d'Amiens sans la connaître, et la dénonce comme périmée.

D'autres, comme moi, prétendent qu'elle doit être plus que jamais à l'ordre du jour de nos organisations ouvrières, et plus particulièrement encore de la C.G.T.-F.O.

Sinon quelle attitude aurions-nous en face de la C.G.T. communiste et de la C.F.T.C. confessionnelle ?

Que dit-elle dans ses grandes lignes :

« Il encourage toute action de masse opposée dans les rangs des travailleurs contre toutes les formes d'exploitation et d'oppression mises en œuvre par la classe capitaliste contre la classe ouvrière ; que le syndicalisme, aujourd'hui groupement de résistance, prépare l'émancipation intégrale du prolétariat par l'expropriation du capitalisme pour devenir dans l'avenir le groupement de production, de répartition et d'échanges, base de réorganisation sociale.

» Il proclame que cette situation fait un devoir à tous les travailleurs, quelles que soient leurs opinions ou leurs tendances politiques ou philosophiques, d'appartenir au groupement essentiel luttant pour leur mieux-être, qui est le syndicat.

» Concernant les individus, le Congrès affirme l'entière liberté, pour le syndiqué, de participer, en dehors du groupement corporatif, à toutes formes de luttes correspondant à sa conception philosophique ou politique, lui demandant en réciprocité, de ne pas introduire dans le syndical les opinions qu'il professe au dehors.

» Il déclare que les organisations confédérées, n'ayant pas, en tant que groupements syndicaux, à se préoccuper des partis et des sectes qui, en dehors et à côté, peuvent poursuivre en toute liberté la transformation sociale, préconisent comme moyen d'action économique la grève générale devant s'exercer contre l'exploiteur direct du salarié : le patronat. »

Voilà la l'unanimité, en quoi cette Charte syndicale révolutionnaire implique-t-elle que la classe ouvrière se désintéresse de l'action politique pouvant aider à son émancipation ?

Où a-t-on trouvé que le syndicaliste d'alors était UNIQUEMENT REVENDICATIF, comme l'indique René Richard et ses amis, parmi lesquels Vardelle « vieux militant en 1906 », comme moi du reste, ce qui ne veut rien dire.

Quand en 1934-35-36, un Comité syndical d'action composé uniquement de travailleurs confédérés décidait de prendre en mains un programme de grands travaux que j'avais présenté à Léon Jouhaux et à Henri Sellier en vue de l'édification d'habitations familiales ouvrières remises, après amortissement, sous forme d'USUFRUIT, à leurs occupants et à leurs descendants, ne pouvant ainsi en disposer par des vente spéculatives, idée reprise aujourd'hui sous forme de LOCATIONS - ATTRIBUTIONS, n'était-ce pas là une primauté et une présence d'initiative, de contrôle et d'exécution dépassant des buts revendicatifs ?

La Maison du Travail construite sur mon initiative à l'Exposition de 1937, uniquement par des coopératives ouvrières, avec le concours de Jouhaux et de Jules Moch, pour la C.G.T., sur les plans de notre camarade Hery, architecte syndique, n'est-elle pas une preuve que la classe ouvrière était capable, bien avant 1954, d'œuvre constructive permettant de matérialiser un idéal revendicatif ? BOTHEREAU EST LA POUR EN TEMOIGNER.

Pour de pareils buts, rien ne s'oppose à rechercher les possibilités d'aboutir avec le concours d'éléments politiques.

Mais défenseur absolu de la Charte d'Amiens au sein de la Fédération des ingénieurs et Cadres de FORCE OUVRIERE, si j'ai voté avec mes camarades de la COMMISSION EXECUTIVE la motion qui y a été présentée par Michouin et appuyée par Rene Richard, je n'ai jamais compris que dans l'avant-dernier paragraphe de cette motion « le rassemblement des organisations et des hommes libres sur des bases économiques et sociales communes » puissent un instant quelconque nous amener à un système d'alliance avec un parti politique ou une organisation confessionnelle tendant à s'orienter vers un travaillisme de leur choix.

Syndicalistes révolutionnaires nous sommes.

Comme tels, nous n'avons rien à voir avec des partis politiques qui ne se comptent plus, tant il en naît chaque jour, qu'ils soient marxistes, léninistes ou autres.

Pour dégager le mouvement ouvrier de la sorte d'impuissance ou l'on prétend qu'il vegète, il suffit de le purger de l'intrusion dans son sein des éléments politiques et religieux qui n'y pénètrent que pour y développer leurs doctrines et y recruter des adeptes, aboutissant à le diviser sur le plan social !

Le syndicalisme qui vise la suppression du salariat et l'emancipation prolétarienne et est en cela internationaliste, demeure avant tout humaniste et n'a pas économiquement à différencier les races pas plus qu'à s'occuper de l'idéologie des individus tant que ceux-ci n'apportent pas d'entraves aux libertés de chacun d'eux.

Lorsque certains déclarent que les souvenirs « nostalgiques » de nos années héroïques nous servent de consolation, je leur réponds qu'elles servent de leçon surtout à ceux qui font de la diplomatie et de la jurisprudence devant le patronal, aussi bien privé qu'étatiste, comme actuellement.

Quand on constate en effet la mauvaise volonté et les retards voulus qu'apporte le patronat de tout acabit pour discuter de Conventions collectives ;

Quand on le voit s'appuyant sur ce SALAIRE MINIMUM INTERPROFESSIONNEL GARANTI de famine, fixé, par son gouvernants, pour aboutir par l'appoint de primes dérisoires à des salaires de 50 % inférieurs à des salaires qui devraient être en rapport avec le coût de la vie ?

Qu'on ne s'étonne pas si l'on constate aujourd'hui une certaine désaffection des salariés envers des syndicats ayant sacrifié l'action directe à la diplomatie !

Ce ne sont pas des partis politiques appelés à prendre le pouvoir en régime capitaliste, qui pourront, malgré leurs bonnes intentions et leurs promesses, satisfaire les travailleurs syndicalistes, exigeant d'être des hommes libres, prétendant avoir le droit de bénéficier des produits de leurs efforts, d'en contrôler la juste répartition, et à l'heure de la retraite de pouvoir vivre décemment, quittes s'il le faut pour y parvenir à s'emparer des moyens de la production.

L'invitation par l'un de ces partis travailleurs d'avoir « à retrousser leurs manches », et l'expérience actuelle du parti ouvrier au pouvoir nous suffit.

Pour nous, syndicalistes « des temps héroïques », nous restons sur cette nostalgie de revoir ces temps-là, de penser que la Charte d'Amiens du formulait le caractère apolitique du syndicalisme et en exigeant son indépendance absolue, a fait la force du mouvement ouvrier et en a réalisé l'UNITE... aujourd'hui brisée grâce aux politiciens venus la désagréger.

Jaurès lui-même, au Congrès socialiste de Toulouse en 1912, a pourtant défendu l'autonomie de la C.G.T. unifiée d'alors.

L'indépendance du syndicalisme est la raison de son existence et de sa puissance. Sans elle, il est condamné à périr.

Seule une question de tactique peut s'y discuter entre syndicalistes révolutionnaires et réformistes.

Quand on constate l'esprit rétrograde et la force d'inertie qu'oppose le patronat aussi bien privé qu'étatiste entre les mains d'un parti, on ne peut pas être autrement que révolutionnaire !

C'est pourquoi, loin d'envisager une action commune avec des organisations politiques ou confessionnelles comme parait le préconiser Ricard, si j'accepte de stimuler le pouvoir politique et de lui faire prendre des engagements formels sur la base d'un programme commun EN CONFORMITE AVEC LES BUTS QUE NOUS POURSUIVONS, et au besoin de le contraindre à les réaliser ;

Je reste intransigeant quant à l'indépendance de notre C.G.T.-F.O. vis-à-vis de ces groupements, n'ayant en définitive confiance que dans la lutte qu'est appelée fatalement à mener la classe ouvrière contre le patronat et le capitalisme dont l'état d'esprit, égoïste et rétrograde, demeure intraitable, au moyen de la grève générale ; et de l'action directe contre ceux qui lâchement attendent de profiter, en les dénigrant, des réalisations obtenues chaque jour par nos militants syndicalistes, sur la brèche, pour beaucoup d'eux, depuis 50 ans !

CLIN D'ŒIL

L'AGE DU FLIC POLI

Le préfecture de police, vient fort à propos de rappeler au personnel des commissariats de faire « toujours preuve de compréhension et de courtoisie à l'égard du public ». La circulaire rappelle en outre « que toute personne mal reçue peut se plaindre à l'administration ».

Aux dernières nouvelles, les rappelés du contingent de Grenoble auraient adressé au préfet du cru leur reconnaissance pour les témoignages de compréhension et de sympathie dont ils furent dernièrement l'objet.

DIDES DINDON

L'ex-commissaire Dides a, dans le feu des joutes oratoires du procès des fuites, provoqué en duel au pistolet, M. Mitterrand qui l'accusait d'avoir couvert l'espion Baranès.

« On ne se bat pas avec les nervis, répondit Mitterrand, on les arrête. »

Dommage, dans le genre « son et lumière » le spectacle aurait valu son pesant de documents arrête. »

La Pupille de la Nation.

Il y a cinquante ans des militants syndicalistes élaboraient à Amiens une charte qui était un compromis entre les différentes tendances qui s'affrontaient.

A l'occasion de cette date importante dans l'histoire de notre mouvement ouvrier, nous avons demandé à des camarades membres de notre organisation et appartenant à la C.G.T., à F.O. ou à la C.N.T., de faire le point du mouvement syndical actuel.

Il va de soi que leur opinion diverse n'engage qu'eux et sera une contribution utile aux perspectives que les travailleurs pourront se tracer pour l'avenir.

Joe LANEN.

SOMMES-NOUS A UN TOURNANT DU SYNDICALISME?

par Jean-Ph. MARTIN (C. G. T.)

Quelques jours du cinquantième anniversaire de la « Charte d'Amiens » sommes-nous placés devant un tournant décisif de l'évolution du syndicalisme français ?

Craignant sans doute que F. O. n'accepte du parti socialiste une alliance parallèle à celle existant entre la C. G. T. et le parti communiste, de fortes minorités ont imposé le principe d'autonomie complète du syndicat. C'est ainsi, qu'à la centrale syndicale F. O. les partisans du travaillisme ont été contraints d'abandonner cette formule qui n'est d'ailleurs qu'un succédane du parti socialiste.

L'impulsion donnée par la minorité agissante de F. O. qui reflète parfaitement les aspirations de la base ; la résolution du dernier C. C. N. et le discours de Bothereau, n'ont été amplement et diversement commentés : Frachon lui-même qui, pour autant, n'a pas décidé de reprendre l'exemple pour la C. G. T., se félicite et applaudit devant ce qu'il appelle un rapprochement qui favorise les perspectives vers l'Unité d'action.

Parbleu !

Mais Frachon ne devrait cependant pas ignorer que l'Unité d'action comme l'Unité Syndicale Organique n'auront de chances de se réaliser en France que si les diverses tendances du mouvement renoncent à y faire prévaloir leurs conceptions politiques, philosophiques ou religieuses.

Tout récemment, l'action unitaire réalisée à Nantes et Saint-Nazaire illustre de façon péremptoire les possibilités qui s'offrent aux syndicats lorsque ceux-ci savent DEPOLITISER LEURS GREVES.

D'ailleurs la dépolitisation du mouvement syndical est le prolongement de l'ESPRIT D'INTERNATIONALISATION. Et nous venons de voir cette thèse illustrée par l'attitude de l'union départementale F. O. de Constantine, où les travailleurs algériens et français ont su conserver leur unité en dehors des partis et des nationalismes. Ils demeurent unis pour la défense des revendications économiques qui sont les mêmes pour tous les ouvriers quelles que soient l'appartenance politique, les croyances ou les nationalismes qui se les disputent.

Le syndicalisme doit donc échapper à l'emprise d'un magistrat, croyance, militarisme, etc ; en un mot, tout ce qui soutient par le credo ou l'épée les droits de la bourgeoisie capitaliste et étatiste.

La grande panique de la bourgeoisie en 1906, devait consacrer le syndicalisme dans son véritable sens révolutionnaire. La « Charte d'Amiens » fut ensuite le couronnement d'une œuvre essentiellement libertaire que de fidèles continuateurs de Varlin et de Pelloutier devaient élaborer.

Dans son esprit la « Charte d'Amiens » avait, non seulement, pour but de préserver le syndicalisme contre la gangrène politique, mais aussi de garantir aux travailleurs la plus grande liberté dans la plénitude de leurs responsabilités, pour leur affranchissement intégral.

De nos jours, hélas ! la « Charte d'Amiens » n'est pas suffisamment comprise par les ouvriers parce que des militants l'ont abandonnée ou trahie Frachon qui a une lourde responsabilité dans ce domaine, saura-t-il, ou voudra-t-il s'inspirer de la résolution d'une centrale rivale plus réaliste ?

En tout cas l'exemple de Saint-Nazaire, de Nantes et de Constantine, démontre qu'il serait aussi sage qu'urgent de revenir aux sources traditionnelles du SYNDICALISME REVOLUTIONNAIRE. Le salut de la classe ouvrière devant les dangers de l'automation en dépend.

QUELQUES AVATARS du mouvement ouvrier

par Félix BIDE (C. N. T.)

« Instaurer un milieu social qui permît à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate à toute époque, au développement progressif de l'humanité », telle est la proposition par laquelle Sébastien Faure résuma l'idée la mieux partagée chez ceux qui refusent à se considérer comme des loups entre eux.

Hormis donc les pessimistes, bien naïfs généralement quand à eux, force est aux individus sains, les plus répandus tout de même dans le temps et l'espace, soit de voir les sociétés de loups au sein desquelles ils vivent courbés, sous l'angle d'un ordre les dépassant, soit de s'attaquer obstinément pour les vaincre aux obstacles à la réalisation de la justice, les proches grossissent, malheureusement, le troupeau de ceux qui, désespérés de trouver du bonheur dans « ce bas monde », en bâtissent un autre en imagination, tandis que les seconds, en matérialisant, se livrent à l'étude du milieu où ils sont contraints de se débattre et dont ils entendent poursuivre la transformation.

Il a été écrit dans l'avant dernier numéro de ce journal que les négations de l'anarchisme devaient se prolonger d'affirmations. Sans vouloir entrer dans un jeu de tendeurs de cheveux pour savoir qui, « c'est déjà affirmer un contraire, ou vice versa, ni prétendre arrêter une technique de la lutte dans un monde en perpétuelle évolution, ce qui atténdrait le principe anarchiste lui-même, il m'apparaît necessaire de relever certaines observations personnelles pour en dégager quelques rétles au profit des militants ouvriers de l'école revolutionnaire ou anarcho-syndicaliste, les nuances important peu.

Rechercher une autre formule que Sébastien Faure pour traduire l'objet de la démarche syndicaliste me semble superflu. Celle citée au début de ce texte se suffit amplement à elle-même et il serait infiniment souhaitable qu'elle ne fût jamais oubliée d'aucun militant. Le regard constamment tourné vers ce but empêcherait l'égarement de camarades bien intentionnés, mais peu enclins à la réflexion.

De nos jours, on parle beaucoup dans les milieux ouvriers d'indépendance du syndicalisme et d'unité ouvrière. Il ne saurait être question de « tranchée centrale pour y militer. C'est la affaire de circonstance autant que de tempérament. Plus tranches sont dans les « petites » organisations, les coudées pour qui affectionne davantage la propagande révolutionnaire pure, laquelle ne s'est jamais avérée aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Mais où qu'il se trouve, le militant doit rester lui-même avec ses principes intacts et il est inconcevable que chaque rassemblement où sa situation lui en autorise l'expression ne soit pour lui l'occasion de les affirmer. Sectaire, fût-ce au nom de l'Indépendance ou de l'Unité syndicales, c'est trahir la classe ouvrière, laquelle ne saurait s'affranchir sans briser les structures étatiques qui l'emprisonnent. Il faut mettre à profit le meeting ouvrier, pour proclamer la vanité de la revendication de salaire, pour dénoncer la hiérarchie économique et le rôle néfaste de l'Etat. L'action directe permanente des forces libératrices, indépendantes des sectes et des partis, est la condition de l'unité d'action nécessaire à la classe laborieuse.

Parler de la sortie aux ouvriers, dénoncer certaines responsables, c'est prêcher dans le désert, car les travailleurs ne sont sensibles qu'à l'augmentation de leur salaire. Alors ou ces responsables ne sont que des demagogues et il n'y a pas à insister davantage sur leur cas, ou ils reconnaissent qu'ils font fausse route en s'adaptant sans contraire au but du syndicalisme.

La resolution du Congrès d'Amiens précisait par ailleurs sans ambage que l'action à mener pour la suppression du patronat, voire du salariat et de l'Etat, postulait la lutte contre l'Etat et le militarisme. S'appuyant sur l'utilité d'un texte tout en passant sous silence un contexte inconfortable certes, mais fruit d'une même pensée, me paraît relever pour le moins d'improbité intellectuelle coupable.

L'UNITE OUVRIERE. — D'autres responsables syndicaux se voulant apparentés à cette école cmanciepe plus d'anarcho-syndicalisme, par la tendance de laquelle ils persistent à se réclamer, jouent à jet continu les champions de l'unité ouvrière.

Malheureusement une unité de sommet ne change rien à la base. Et, sacrifiant à ces principes mêmes du syndicalisme révolutionnaire sur « l'Autel de l'Unité à Tout Prix » ne peu que rendre l'intention suspecte en nuisant terriblement à l'idée. Lorsqu'au nom de l'Unité on renforce précisément ce qui en constitue l'irréductible empêchement, on travaille contre elle. La complaisance a des limites au delà desquelles elle est complicité. Cautionner sans cesse des mots d'ordre étrangers au syndicat pour renforcer, soi-disant, l'unité ouvrière n'est pas frayer la voie de l'internationalisme prolétarien, loin s'en faut, car celle-ci exclut l'autorité sous toutes ses formes.

LA REVENDICATION DE SALAIRE. — Les nécessités de l'heure ne doivent jamais éclipser pour les uns et les autres des militants sincères, l'enjeu suprême de la lutte syndicale, la révolution — et la revendication de salaire, si impérative puisse-t-elle paraître au moment où elle se fait jour, est le meilleur atout du conservatisme social lorsqu'elle ne s'accompagne pas de l'essai de déborder le cadre de l'ordre établi.

Il n'entre nullement dans ce propos de contester à un syndicaliste son choix d'une « grande » centrale pour y militer. C'est la affaire de circonstance autant que de tempérament. Plus tranches sont dans les « petites » organisations, les coudées pour qui affectionne davantage la propagande révolutionnaire pure, laquelle ne s'est jamais avérée aussi nécessaire qu'aujourd'hui. Mais où qu'il se trouve, le militant doit rester lui-même avec ses principes intacts et il est inconcevable que chaque rassemblement où sa situation lui en autorise l'expression ne soit pour lui l'occasion de les affirmer. Sectaire, fût-ce au nom de l'Indépendance ou de l'Unité syndicales, c'est trahir la classe ouvrière, laquelle ne saurait s'affranchir sans briser les structures étatiques qui l'emprisonnent. Il faut mettre à profit le meeting ouvrier, pour proclamer la vanité de la revendication de salaire, pour dénoncer la hiérarchie économique et le rôle néfaste de l'Etat. L'action directe permanente des forces libératrices, indépendantes des sectes et des partis, est la condition de l'unité d'action nécessaire à la classe laborieuse.

Parler de la sortie aux ouvriers, dénoncer certaines responsables, c'est prêcher dans le désert, car les travailleurs ne sont sensibles qu'à l'augmentation de leur salaire. Alors ou ces responsables ne sont que des demagogues et il n'y a pas à insister davantage sur leur cas, ou ils reconnaissent qu'ils font fausse route en s'adaptant sans condition aux velléités réformistes de la masse, lesquelles pourront ainsi faire long feu ! Quoi qu'il en soit, le rôle du militant est nettement tracé : poursuivre sans cesse sa propre éducation et faire profiter les autres de sa culture, c'est-à-dire former des militants capables de penser et d'agir. Ceci implique la multiplication des groupes d'étude et de libre examen, le retour aux bourses de travail de Pelloutier. Il n'y a pas d'autre chemin de l'émancipation que celui de la confiance ouvrière en elle-même pour forger son destin.

Récemment, l'hebdomadaire « France-Observateur » présentait à ses lecteurs, la région de l'Ouest comme la citadelle de l'anarcho-syndicalisme. Constater qu'il va là d'une réputation dommageable et surtout bien regrettable : il y a peut-être le flacon mais nous attendons toujours qu'un contenu nous procure l'ivresse.

CHIMÈRES

On aurait pu croire que la dernière guerre et la tourmente qu'elle a déclenché qui dure encore et va s'empiffrant, avaient emporté les derniers bâtisseurs de « cités futures ».

Et bien non ! Il existe encore quelque specimen de ces inoffensifs jadas.

De gigantesques convulsions bouleversent les sociétés. Des puissances effondrent. Des valeurs humaines s'amenuisent. D'antiques barbaries venues du fond des âges menacent des continents entiers.

Qu'importe, de doux hurluberlus, imperturbables, tracent, noir sur blanc, les plans précis de la « cite de demain ».

La classe ouvrière se laisse mener allégrement sur des chemins qui ne sont pas les siens et perd, un peu chaque jour, ses droits de sa dignité, chèrement acquis, naguère en des luttes cruelles.

Le travailleur dûment chapitré se sent un cœur de fonctionnaire parle de productivité, de participation aux bénéfices et fait des heures supplémentaires qui lui permettent de vivre médiocrement. Malheureusement, il rêve d'une auto, d'une glacière, d'une machine à laver la vaisselle et réclame des primes d'ancienneté, de productivité, de rendement, etc... et veut qu'on lui crée des camps de vacances et des cantines. Exige (!) des assurances, des mutuelles des cantines, des assurances pour la maladie, la naissance, la mort qui que soit qui, sans doute, va finir sa vie rentier comme un bon petit bourgeois alors que toutes ces « conquêtes » additionnées lui permettront tout juste de crever lentement.

Crie-t-on à la duperie ?

Donne-t-on l'alarme pour réveiller le dormeur volontaire ?

Non ! De tendres fleurettes plantent les dernières roses au bord des pelouses bien tondues sur lesquelles les couples enamourés, de la « cité future » (soixante-dix mètres de haut, quatre mille mètres de long) n'aiment point faire l'amour sous le soleil couchant énivrés du chant des oiseaux.

Faut-il en rire ? Non !

Non, car il suffit d'ouvrir les yeux, de tendre l'oreille et de réfléchir un peu, pour comprendre ce que sera la société de demain que nous préparent des gens qui, eux, ne rêvent pas : une vaste étable pour bovins verticaux !

J'écris plus haut : inoffensifs. Quelle erreur ! Ces rêveurs-rétrogrades, ridiculisent les idées qu'ils prétendent servir. Ils endorment l'énergie des travailleurs « engagés » en cette époque tourmentée, où se joue notre avenir, et pour cela mettent ils sont dangereux.

Puis, et ceci est extrêmement grave, relisez certains « projets » et vous y percevrez, cachés sous de vaines fioritures, un relent de sagréable d'univers concentrationnaire.

Redoutable signe des temps qui doit inciter tous ceux qui veulent encore préserver le peu de liberté qui nous reste à réagir de toutes leurs forces.

Réagir, non seulement contre les bâtisseurs de chimères — ou demeurant peut-être plus ridicules que dangereux — mais aussi et surtout, contre les Trop Heureux « meneurs d'hommes » qui pous sent notre société vers des destins redoutables.

NELITOM.

SOUSCRIPTION LISTE du 21 avril au 26 mai

Buotois, 40 ; Vigne, 40 ; Arru, 5.000 ; Poppe, 500 ; Capellas, 140 ; Fouquet, 140 ; René, 100 ; Foucier, 140 ; Manent, 140 ; Ducrettet, 640 ; Farcy, 140 ; Berthier, 140 ; Dugne, 600 ; Martin, 40 ; Lantujeoul, 100 ; Delanoy, 40 ; Roche, 100 ; Severe, 50 ; Landiqui, 50 ; Tarnin, 140 ; Laberche, 140 ; André, 640 ; Moranzoni, 2.280 ; Serrate, 40 ; Bruno, 40 ; Groupe Oyonnax, 2.000 ; Aizpurua, 500 ; A. Lopeyre, 1.300 ; Vieres, 7.970 ; Stas, 5.000 ; Prevotel M., 1.000 ; Dugne, 1.000 ; Groupe Saint-Nazaire, 2.000 ; G. Ruleau, 500 ; Vincty, 3.000 ; Odette, 1.000 ; Mariano, 200 ; Bacque, 100 ; Labasque, 100 ; Sanchez, 100 ; Espigo, 200 ; Escartin, 50 ; Lesbats, 200 ; Delonoe, 150 ; Drouille, 100 ; Aldon, 100 ; Delord, 1.000 ; Baque, 100 ; Annette, 500 ; Miler, 300 ; Charlot, 390 ; Alapeyre, 500 ; Depieds, 140 ; Nardi, 140 ; Fourgeaud, 140 ; Lobourreuil, 40 ; Gil, 3.000.

VIE DE LA FÉDÉRATION

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunion du Groupe : Vendredis 1er et 15 juin, à 21 heures, adresse habituelle. Présence indispensable de tous.

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion changement de renseignements à Joyeux, 53 bis, rue Lamarck (18e).

ROANNE. — Groupe Anarchiste : S'adresser à Grenier, 36, rue Jules-Guesdes, Roanne (Loire).

CHATEAU-DU-LOIR. — Groupe Anarchiste « Durruti » : S'adresser à J. Royau, Les Reimières-Luceau (Sarthe).

ANGERS-TRELAZE. — Groupe Anarchiste : Réunions le deuxième mercredi de chaque mois, lieu et heure habituels.

SAINT-ETIENNE. — Groupe Anarchiste « Sébastien Faure » : Adresse : Rex, 24, rue Rouget-de-l'Isle, Saint-Etienne.

LILLE. — Groupe Anarchiste : Permanence le samedi, de 19 à 20 h., 13, rue du Molinel, Lille.

VERSAILLES. — Groupe Francisco Ferrer : Réunion du Groupe le premier dimanche matin du mois. Pour toutes informations, se rendre le journal s'adresser à Fayolle, 9, rue de la Paroisse, à Versailles.

Lyon. Groupe Libertaire « Libre Examen » : Permanence tous les mercredis, à 20 h. 30, local C.N.T., 60, rue Saint-Jean.

Beaucaire-Tarascon : S'adresser à Gongone Pascal, 37, rue J.-J.-Rousseau, à Beaucaire (Gard).

Groupe de Saumur : Roger Bichon, 4 Saint-Cyr-en-Bourg (Maine-et-Loire).

SAINTES. — Groupe Anarchiste : Auzannneau Georges, route de Marennes, à Saintes (Charente-Maritime).

Le Groupe Louise Michel et le Groupe d'Asnières organisent Samedi 23 et dimanche 24 juin un RALLYE-CAMPING à **Saint-Nom-la-Bretèche**

Pour tous renseignements s'adresser : 1, Lalanet, 5, rue Paul-Déroulède, Asnières. — 2, Joyeux, 53, rue Lamarck, Paris (18e). — Le parcours sera fléché —

STRASBOURG. — Groupe Anarchiste « C. Berneri » : Permanence le lundi entre 13 et 14 heures au restaurant « A la Tête noire », quai des Pêcheurs. Contacts et documentation. Pour la région, écrire à René Fugier, 10, rue Silbermann, Strasbourg.

TOULOUSE. — Groupe Anarchiste : Réunion du Groupe les premier, troisième et cinquième vendredis de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser le dimanche matin de 10 à 12 heures au stand de libraire devant le 71, rue du Taur.

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

SAINT-NAZAIRE. — Le groupe local rappelle que le « Monde Libertaire » est en vente, au début de chaque mois, à la librairie Pénard, rue Henri-Gautier.

On recherche toujours un local pour notre journal (dans Paris, 30 m2 environ). Faire offre à Vincey, 170, rue du Temple, Paris (3e).

Amis d'Han Ryner, samedi 9 juin, 20 h. 45, Causerie de Camille Drevet Vinobo, disciple de Gandhi.
Invitation cordiale à tous, Café de la Gare, 3, place St-Michel.

Le troisième congrès de la Fédération anarchiste, qui eut lieu à Vichy les 19, 20 et 21 mai dernier, a désigné aux responsabilités du Journal « Le Monde libertaire » :

REDACTION. — Maurice Fayolle, Maurice Joyeux, René Kervaïs, Maurice Laisant, Joe Lanen, Jean-Ph. Martin, Jean-F. Stas, Suzy.

ADMINISTRATION. — René Darlois, Jacques Faure, Clément Fournier, Roger Fresnais, Georges Vincey.

LE MANS. — Groupe Anarchiste : Permanence et réunions salle de la Maison Sociale, Le Mans. S'adresser à Paul Maugel, 15, avenue Louis-Cordélet, Le Mans (Sarthe).

Le « Monde libertaire » est en vente au Mans chez Bergé, place de la République ; chez Charimah, place Saint-Pavin ; chez Bodran, place Stalingrad ; chez Simier, boulevard J.-J. Rousseau.

CARCASSONNE. — Groupe Anarchiste « Han Ryner » : Francis Dupour, 77, rue Jules-Sauzède, Carcassonne (Aude).

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien Faure » : S'adresser à Joachim Salamero, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

EDITIONS PENSEE ET ACTION. — Hem Day, Boîte Postale 4, Bruxelles. Notre ami Hem Day qui anime une grande partie de la propagande libertaire en Belgique, a déjà édité plusieurs livres, notamment sur William Godwin, un hommage à J.-B. Clément par B. Salmon, le « Discours à la servitude volontaire » d'Etienne de la Boétie, ainsi que « Ernestan et le Socialisme libertaire » par Hem Day et Prudhommeaux. Les abonnements aux cahiers de « Pensée et Action » sont de 600 francs français que l'on peut adresser à Hem Day, Boîte postale 4, à Bruxelles IX. C.C.P. 7347-56 ou plus simplement à Bernard Solmon, C.C.P. 6730-02, Paris, 110, rue Lepic, Paris (18e).

— PRÈS DE NOUS —

SOLIDARITE INTERNATIONALE ANTIFASCISTE. — Comité National de S. I. A., 21, rue Palaprat, Toulouse.

SERVICE CIVIL INTERNATIONAL. — L'action du Service Civil International continue en France, en Hollande, en Angleterre, en Italie, en Algérie. Apportez-lui votre aide : 77, bd Jean-Jaurès, à Clichy (Seine).

LIBRE-PENSEE Groupe « La Barre » d'Abbeville

Le dimanche 8 juillet se déroulera la traditionnelle manifestation de la Libre-pensée, organisée par le groupe « La Barre », d'Abbeville, sous les auspices de la Fédération Nationale des Libres Penseurs de France et de la Fédération départementale de la Libre Pensée de la Somme, avec le concours des groupements d'émancipation intellectuelle et économique.

Une permanence sera établie au Café Terminus, 4, avenue de la Gare.

Le cortège se rendra à 10 h. 45 au Monument élevé près du pont de la Gare, à la mémoire du Chevalier de La Barre.

L'après-midi, une double conférence sera donnée au local municipal du boulevard Vauban. A cette réunion, qui commencera à 14 h. 45, prendront la parole : Jean Coteau, délégué à la propagande de la Fédération Nationale des Libres Penseurs de France, rédacteur en chef de « La Raison », et André Lorulot, secrétaire général de la Fédération Nationale des Libres Penseurs de France, rédacteur en chef de la revue « L'Idée Libre ».

THIERS. — Pour l'activité et la propagande anarchistes dans la région de Thiers, se mettre en relation avec le camarade Dugne, aux Pichardiès.

Les groupes et individualités qui n'ont pas encore cotisé, ou qui ne l'ont fait qu'incomplètement pour l'exercice 1955, sont priés de le faire sans tarder.

D'autre part, le trésorier demande à tous ceux en mesure de la faire, d'alimenter la caisse de la F.A. par des cotisations supplémentaires.

D'avance, merci.

Le trésorier fédéral :
Clément FOURNIER,
261, r. du fg St-Martin,
Paris (10e)
C.C.P. 12.647.99 Paris

Un camarade recherche l'Encyclopédie Anarchiste de S. Faure. Faire offre au « Réveil », 28, rue de la Viollette, Genève (Suisse).

TOULOUSE. — Espéranto-Ecole Cercles d'Etudes Sociales : causeries tous les 2e et 4e vendredis de chaque mois, salle Montoyol : 17, rue de Rémusat.

PARIS. — Contre-Courant : Adhésions enregistrées les mardis et jeudis de 15 h. 30 à 19 heures, 14, rue de Sévigné, et le samedi soir chez Louvet, 24, rue Pierre-Leroux, Paris.

Tous à la Grande Fête artistique à Gavre

Dimanche 17 juin prochain, à 14 h. 30, avec le concours des meilleurs artistes de la scène parisienne. Pour Gavre, se mettre en relation avec le camarade Dugne, aux Pichardiès.

Lettre d'Argentine

SUR LES TRACES DE PERON

(C.R.I.A.). — Après une période d'euphorie consécutive à la « libération », la situation en Argentine reste cahotique, tandis que se resserrent peu à peu l'étreinte du gouvernement militaire ; de plus en plus, pour régir et diriger l'usage des « libertés » qu'il octroie, et pour contrôler et diriger l'opinion publique, le nouveau directoire revient sur les traces de Juan Peron.

Le mois passé, les autorités ont interdit un meeting organisé par la F.O.R.A. (**Fédération Ouvrière de la Région Argentine**, où vit l'esprit de la 1re Internationale anarcho-syndicaliste et qui fut l'âme de la résistance à la dictature) ; elles ont procédé à des arrestations parmi les ouvriers des Chantiers Navals qui avaient déclaré la grève ; elles ont entrepris des poursuites contre les dockers organisés par le syndicat fortiste ; elles ont récemment arrêté, pour faits de grève, Carlos Kristoff, secrétaire du syndicat des plombiers de Buenos-Aires, et plusieurs de ses collègues après des perquisitions domiciliaires. **Les prisonniers ont commencé la grève de la faim.**

Pour couronner le tout, nous parvient la nouvelle suivante, qui constitue une douche froide appliquée à l'enthousiasme de ceux qui ont chanté les louanges du gouvernement « libérateur » : Elle émane du groupe éditeur du journal anarchiste **« La Protesta »** (qui fut longtemps le quotidien de combat de la classe ouvrière argentine et dont la réparution avait suivi de peu la chute de Peron) :

« Le 8 mai 1956, sans justification aucune, a été occupé et fermé par la police le local de notre journal. Pour obtenir des explications, le camarade Esteban Delmonte, rédacteur responsable, se présente le 9 mai au ministère de la Police ; il fut aussitôt mis en état d'arrestation et transféré à la prison nationale, où il est encore. Ainsi la pratique politique actuelle s'oriente vers l'annulation de la liberté d'opinion et de la liberté de la presse, et vers l'insécurité des personnes qui osent exprimer leurs idées.

Buenos-Aires, 12 mai 1956. »

Suit une note qui dit :

« Chers camarades de la C.R.I.A. Nous vous demandons de donner à la présente note toute la diffusion possible, en particulier dans la presse ; car, dans la situation où il se trouve, le gouvernement argentin est très sensible à l'opinion internationale devant laquelle il ose se poser comme **restaurateur des libertés en Argentine.** Salut. »

(Communiqué par la C.R.I.A.)

Où va le Parti Communiste ?

(Suite de la première page)

« rendez-vous » avec l'Histoire. Les concepts économiques et l'évolution des rapports sociaux sur lesquels le marxisme - léninisme asseyait son optimisme ont été infirmés radicalement. L'antagonisme des classes qui, suivant les prophéties, devait scientifiquement conduire à la domination du prolétariat, a donné naissance à d'autres formes d'exploitation et d'oppression, auxquelles l'U.R.S.S. elle-même n'a pu échapper. Quel que soit le poste qu'ils occupent, les responsables du P. C. sont conscients de la faillite du marxisme. Le XXe Congrès du P. C. U. S. traçant les voies nouvelles du socialisme, procédait implicitement de cette faillite et réglait le sort de la messianique « entitée ». Ils sont, n'en doutons pas, les techniques suprenantes que Kroutchtchev et Mikoyan assignèrent au développement du socialisme qui pèsent de tout leur poids sur les dissentiments qui troublent les assises du P.C.F. La priorité donnée à l'action parlementaire et aux rencontres entre chefs de gouvernement sur l'action directe et syndicale crée le malaise dont témoignent plusieurs lettres de militants et résolutions de cellules.

Perspectives

Concrètement, cette situation impose au communisme français un problème délicat de révision des méthodes. En dépit des affirmations optimistes de Fajon (1), le parti ne contrôle plus les masses au travers des organisations parallèles qu'il dirige. La C. G. T. a perdu de son influence, et les quelques mouvements d'envergure entrepris dernièrement n'ont été à son insu — quand ce n'était pas contre son gré. Si elle conserve, bon an, mal an, ses représentants du personnel dans les délégations des grandes entreprises, nombreuses sont les petites et moyennes industries où elle est pratiquement inexistante. Par ailleurs, l'U.J.R.F. et l'U.J.F.F., en prétendant être des organisations de masse de la jeunesse, sont purement d'obédience communiste et ne regroupent que les seuls communistes — et encore...

Au XIVe Congrès du P.C.F. qui est actuellement en préparation, les thèses contradictoires vont s'affronter. La base l'exige. L'urgence l'impose. Ou bien la direction des organisations de masse sera ouverte aux non-communistes et des perspectives d'unité d'action pourront être envisagées, ou bien alors le Parti en conservera le monopole et il sera condamné à l'isolement. Quoi qu'il en soit, le Congrès consacrera la faillite de la direction actuelle.

(1) Selon lequel le Parti aurait enregistré 40.000 nouvelles adhésions. Il ne nous dit pas combien il en a perdu.

LISE et LEOCADIE, jumelles.

Le directeur de la publication Maurice FAYOLLE.

COMBAT et PRESSE DE FRANCE (Imprimerie) 123, rue Montmartre PARIS-2e

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

LA POLITIQUE PHALLOCRATIQUE

OHE ! les femmes, jusqu'à quand aiderez-vous l'étouffoir à fonctionner ? Convenez-en ; que sa machinerie Phallus marque orguelleusement midi ou mollassement six heures, cette injustice omniprésente à arroge dans toutes les constitutions des Etats, le privilège de tous les droits. C'est l'autocratie universelle de la phallocratie capitaliste, socialiste, communiste, etc.

Car le Génie, l'Intelligence, l'Inspiration, la Lucidité, et toutes les qualités supérieures de l'élite dirigeante des sociétés ne résident pas, candides que vous êtes, dans la partie cérébrale de l'être humain, mais, sachez-le, dans ce petit appendice caudal qui contient en germe toute la puissance — et parfois traitreusement aussi l'impuissance... — ce petit appendice qu'il doutlettement soutenu par deux coussins pneumatiques gonflés ou dégonflés...

Donc, les mâles, à l'inspiration de leur prolongement caudal ont créé des divisions, des catégories sociales ; ils ont créé surtout en France, des quantités de petits compartiments politiques appelés partis qui sont pour eux des outils destinés à la conquête du pouvoir que profit du peuple, et trop souvent des moins scrupuleux.

Et alors, vous, les cruchonnes électrices, qu'est-ce que vous toutez dans ces galères ?

Vous, qui n'êtes que le troupeau, on vous attire pour le pèze des cotisations ; ensuite on vous colle aux boulots obscurs, sans gloire, aux corvées inférieures, copie des adresses, balayage des salles, préparer la scène pour les succès du ténor, faire nombre dans les manifestations publiques, enfin coutiner les voies de repli au cul. Leur grandeur mâle et partisane aurait fort de se gêner pour vous accepter tout et faites gratuitement la part embêtance de leur boulot. Vous leur prouvez à chaque occasion que c'est bien dans le Gland que réside l'Esprit.

Lorsque des militantes actives de certains partis politiques se sont permis une initiative, elles ont été étouffées ou désapprouvées. Si elles se sont permis un voyage d'études sociales au-delà de quelques frontières hérétiques, aussitôt la fureur des dirigeants mâles les a interdites, étouffées, excommuniées, disqualifiées. Toute valeur, toute personnalité féminine trouve un jour ou l'autre un barrage et une limite.

Mais les dirigeants, hier furieux, s'élancent à leur tour au-delà. Ils vont, en plein détail vulgaire, dans la radio, la télé, la presse, tout claironne leur initiative (?) et commencent à vous traiter de « mauvaises ».

En France comme ailleurs on forme des gouvernements d'où sont absentes toutes traces de valeurs féminines.

Quand nos élites dirigeantes gagnent ces messieurs ont la gloire ; si la partie est perdue, c'est nous qui payons. Nous sommes la lampiste éternelle qu'on crève de maternités non consenties pour fournir du bétail humain aux exploiteurs civils et militaires.

Pourtant nous sommes le nombre. Et ce nombre est bâillonné. Comme tout évolue et que la création continue, le bâillon se desserrera peu à peu...

En attendant, ces citoyens qui nous gouvernent, avec tant de mépris du haut de leur gland orgueilleux, et qui sont malgré tout les fils de la femme, ils disent nous représenter.

En quoi ils ont en leur personnage tout à la fois une part mâle, une part femelle. Bref, ce sont des hermaphrodites.

LISE et LEOCADIE, jumelles.

« LE MONDE LIBERTAIRE » EST EN VENTE :

IIIe : Au cameloi, près La Toile d'avion, métro République.
V^e : Librairie Verlaine, 39, rue Descartes, à losque, rue Mouffetard, près de l'église Saint-Médard.
VIe : Kiosque, face 117, faubourg Saint-Germain.
IXe : Gare Saint-Lazare, place de Rome, près Librairie Terminus.
X^e : Kiosque, face n° 3, boulevard de Strasbourg. C.N.T.E., 21, rue Sainte-Marthe.
XIVe : Librairie Economique et Sociale, 198, avenue du Maine.
XVIIIe : Kiosque, place Château-Rouge ; Librairie du Château des Brouillards ; Kiosque, rue Marx Dormoy.
Au Havre : 58, rue de Verdun ; 345, rue Aristide-Briand ; 32, rue du Docteur-Fauvel.
A Saint-Etienne : chez Rex, 24, rue Rouget-de-l'Isle.
A Saint-Nazaire : Librairie Pénard, près de la Gare, et dans la plupart des dépôts.
A Saint-Malo : Au tabac de la Gare.
A Toulouse : Place Wilson, aux 3 kiosques ; place Esquirol, aux 2 kiosques ; place du Capitole, kiosque face rue du Lois ; Stand librairie face 71, rue du Taur.

LETTRE A UN JEUNE SEMINARISTE

par Jacques LANDROMME

Monsieur l'abbé,

Vous souvient-il de notre rencontre ? Moi, oui, bien sûr.

Vous faisiez de l'auto-stop en petite banlieue. Je vous pris avec moi, non parce que vous aviez la soutane, ou que vous sembliez pressé et à court d'argent, mais simplement parce que j'ai pris l'habitude de transporter les auto-stoppistes, jeunes ou vieux, hommes ou femmes. Si je n'en dispensais, je le regretterais le reste du voyage. J'ajoute que j'y ai pris goût.

L'autostoppiste est devenu pour moi quelqu'un de merveilleux, un peu comme un Martien qui tomberait dans ma voiture. Je n'ai pas tellement besoin de lui tirer les vers du nez, il se confesse tout seul. On dirait qu'il sent que ne pouvant payer en argent, il doit payer en confidences. Et l'on se quitte en vieilles connaissances.

Avec vous, ça a été pire. Je vous avais dit pourtant que j'avais été séminariste comme vous l'étiez et que j'étais devenu un anticlérical convaincu, trouvant à redire à tout ce que faisait ou pensait l'Eglise, et ses prêtres.

Vous ne m'avez pourtant pas envoyé en enfer, comme font habituellement tous les bons catholiques.

Depuis notre entrevue, j'ai vu quelques prêtres, cela m'ennuierait que vous leur deveniez semblable, et c'est peut-être la raison de cette lettre.

Je remercie moi-même le ciel de n'avoir pas été ordonné, et je songe à l'un d'eux, mauvais caractère comme moi, juge à peu près inutilisable par son évêque, lequel en a fait cadeau à un autre évêque du côté de Marseille, parce qu'il n'y a pas assez de prêtres de ce côté-là.

Appelons-le Fernand.

Ses oeuvres lui ont dégoté une gouvernante. Une gouvernante du tonnerre. Veuve d'un haut fonctionnaire civil ou militaire, une gouvernante qui non seulement ne lui coûte pas un sou, mais qui lui rapporte. Il me l'a dit à deux reprises.

Il lui fallait bien ça, car si ses paroissiens sont plus qu'à l'aise, ils n'ont pas beaucoup de foi. Et chacun sait que l'on mesure bien souvent, comme mon ami Fernand, la foi catholique au nombre de billets de banque qu'elle apporte au curé de la paroisse.

En bref, il n'y a guère que les mariages et les enterrements pour remplir un peu son tronc monnaie. Je plains mon curé, d'en être réduit là. C'est de la mendicité à longueur de journée qu'il est obligé de faire. Il a toujours une sébille à la main. Et tous ceux qui le croisent ou s'attardent avec lui ne peuvent manquer de voir cette sébille qu'il leur tend un peu honteusement. Il me fait pitié mon curé.

Il ne pense d'ailleurs à rien d'autre de sérieux. Comment le pourrait-il ? **Primo Vivere, deinde philosophare.** Le reste, la religion, il y croit et il fait son travail, bien sûr. Ainsi, à ce que, il va voir les vieux pour essayer de leur faire plaire Pâques, fait le catéchisme, etc.

Mais vraiment, ça ne nourrit pas son homme.

Si encore ses paroissiens venaient à l'église plus souvent, il saurait bien, du haut de la chaire, les émouvoir alors aussi sont-ils à lui, du moins sur celui de leurs défunts en purgatoire... Mais les paroissiens viennent rarement à l'église.

Il y aurait bien un moyen d'être plus à l'aise. Ce serait de travailler de ses mains. Mais n'est-ce pas incigne d'un prêtre ! Il est simplement là pour inviter les autres à le faire, aussi pour l'intérieur de son jardin n'a-t-il recours aux bons soins d'un vieux de 70 ans, lui qui n'en a que cinquante-cinq.

Il possède cependant d'autres superiorites qui lui permettent de tenir le coup.

Il emerge du lot. Il a choisi la meilleure part : d'abord il ne travaille pas, ensuite n'est-il pas le représentant direct de Dieu ? Celui qui peut chasser les démons, faire venir Dieu dans une hostie, remettre les péchés des gens en les effaçant d'un coup de gomme.

Mon brave Fernand, si tu lis un jour ces lignes, (cela m'étonnerait, mais sait-on jamais ?), tu diras que je suis un dégoûtant personnage, venu te voir pour t'espionner. Peut-être aurais-tu un peu raison.

J'ai, en effet, beaucoup desiré le revoir.

C'est que tu es absolument le type que je serais devenu si je n'avais quitté le Séminaire, sur d'être dans la vérité, buvant un bon coup, méprisant toutes les autres religions et leurs adeptes, jugeant indigne de mes mains consacrées le travail de la terre, quelant et mendiant tous les jours de ma vie, attendant et exigeant au besoin, non seulement le respect, mais les marques extérieures de respect, non seulement la considération, mais la soumission de ses fidèles, les jugeant dans mon for intérieur non seulement peu dignes d'intérêt, mais encore digns aurtit des flammes du purgatoire pour avoir bien souvent laissé leur curé à la portion congrue.

Car il est évident que j'aurais fait comme toi. Je n'aurais pas réussi dans le clergé. Nous avons tous les deux la même tête de cochon, nous avons...

Mais j'oubliais que ce n'est pas à mon vieux Fernand que j'écrivais, mais à un jeune séminariste des Fils de la Charité, auquel je voulais dire qu'il devait quitter le séminaire tout de suite, s'il ne se sentait pas la force de mieux faire que moi ou mon copain Fernand.

Cher Monsieur l'Abbé allez, en ce cas, dire à votre supérieur qu'il vous mette à la porte sans délai.

Et vous frrez sûrement un civil acceptable.

Bien au calement.

« Le Canard Enchaîné », fondé en 1916 par Maurice Maréchal, fête cette année son 40e anniversaire. Il publie, à cette occasion, le 30 mai, un numéro spécial consacré à une anthologie du « Canard » portant notamment sur la période de la première guerre. Articles de Tristan Bernard, Roland Dorgelès, Henri Béraud, La Fouchardière, J. Galtier-Boissière, Victor Snell, Pierre Bénard, Whip, etc... Dessins de H.-P. Gassier, Lucien Laforge, Henri Guilac, J. Effel, Henri Monier, Pol Ferjac, César, Bib.

On y trouvera, en outre, une reproduction de la première page du n°1 du « Canard Enchaîné ».

8 PAGES : 30 FRANCS

NOTA

Nous recevons parfois des tracts excellents que l'on nous demande d'insérer. Nous ne pouvons en faire état que s'ils sont signés

La Rédaction.

MANIFESTATION CONTRE LE RAPPEL DES CLASSES A LA GARE D'AUSTERLITZ

A l'appel de nos camarades du groupe d'Alfortville, de nombreux militants anarchistes ont manifesté jeudi dernier à la gare d'Austerlitz, contre le départ du contingent. Le signal d'alarme actionné, des cris contre la guerre d'Algérie, une manifestation spontanée entourée de la sympathie générale ont retardé le départ du convoi.

Nos camarades d'Alfortville ont donné un exemple que nos camarades anarchistes doivent reprendre partout où cela est possible.

Le responsable au Comité de Vigilance.

A travers un Festival

REGARDS SUR LA POLOGNE

par J. SALAMERO

DEPUIS 1947, tous les deux ans, la Fédération Mondiale de la Jeunesse démocratique, organise le « Festival Mondial de la Jeunesse pour la Paix et l'Amitié » (Prague 1947, Budapest 1949, Berlin 1951, Bucarest 1953, Varsovie 1955).

Qu'est-ce que la F.M.J.D. ? Voici quelques extraits d'un texte pouvant être considéré comme la déclaration de principe :

« En 1945, lors de la Conférence de Londres, il a été décidé de créer la F.M.J.D., organisation des jeunes, unis par leur volonté commune d'assurer la Paix, la Liberté, la Démocratie, l'indépendance et l'équilibre dans le monde entier...

« La F.M.J.D. s'est fixé pour tâche de faire abolir toutes les mesures de discrimination et restriction découlant de la différence de sexe, instruction, lieu de domicile, état de fortune, origine sociale, croyances, convictions politiques, race et couleur de la peau...

« Elle élève la jeunesse dans un esprit propre à renforcer l'unité dans l'aspiration à la paix, à la démocratie et le progrès, dans l'esprit de l'internationalisme et dans l'amitié pour tous les jeunes du monde ».

Voici de belles phrases, pleines de bonnes intentions auxquelles, il est facile de souscrire. Mais tout le monde connaît la F.M.J.D. de plus près, lorsqu'on se tient au courant de ses publications, de sa presse, on s'aperçoit que les positions de cette organisation sont très souvent calquées sur les décisions des maîtres de l'U.R.S.S., en matière de politique étrangère. D'ailleurs, les militants de ce mouvement, ne cachent pas leur admiration pour l'Union Soviétique et les démocraties populaires.

Ce qui en définitive donne une organisation fortement engagée dans un sens bien déterminé. Vous devinez lequel !

Le dimanche 31 juillet 1955, 30.000 jeunes, venant de cent pays différents étaient donc rassemblés et inaugurant le festival par un défilé à travers la ville abondamment décorée.

L'arrivée devant le stade, pouvant contenir environ 70.000 personnes ; lâcher des colombes, musique, représentations sportives de masse ; manifestation grandiose dans laquelle le fanatisme apparaît souvent. Entièrement noyé par l'ambiance qui l'entoure, l'individu est un anonyme qui disparaît dans la masse. Il ne crie plus, pour un slogan quelconque.

Et pendant quinze jours, ce fut une suite ininterrompue de manifestations de ce genre : meetings, défilés, bals, représentations artistiques, avec chaque fois des dizaines de milliers de participants.

D'après les organisateurs, une des principales activités du festival étaient les « rencontres internationales ».

Vous en décrire une rapidement sera suffisant.

La délégation chinoise reçoit dans son centre d'hébergement la délégation française. Nous arrivons chez les Chinois : embouissaing, poignées de mains, accolades, embrassades, échanges de foulards, d'insignes, de cartes postales, dédicaces d'autographes, etc... Ensuite spectacle folklorique, donné par les invitants ; puis passage au réfectoire où nous attendent des fleurs, boissons, pâtisseries. Discours d'usage : les responsables de chaque délégation se félicitent mutuellement de l'amitié existant entre les peuples, espèrent que le siècle couronnera les luttes de chacun.

L'orchestre attaque, et c'est le bal, pour clôturer le tout.

Et voilà comment la paix est sérieusement défendue ! Tout le reste du temps était partagé entre les nombreux spectacles, la visite de Varsovie, une très belle ville, les dizaines d'expositions artistiques.

Il y eut aussi la « rencontre des cinq grands, la journée de la jeune fille, la rencontre des pays d'Europe, de nombreuses rencontres interprofessionnelles qui toutes se déroulaient suivant le même processus.

Il faudrait être un maître de la littérature pour décrire avec précision l'atmosphère qui règne dans un festival.

Dans le tourbillon occasionné par cet emploi du temps, l'anarchiste lui-même ne garde pas toujours une attitude conforme à ses convictions. Il arrive qu'il se surprend quelquefois à chanter la « Marseillaise ». Je suis persuadé que l'individu le plus méfiant en face de ces mises en scène, se laisse entraîner, à moins qu'il ne s'enferme à triple tour dans une pièce aux murs très épais.

Qu'a gagné la paix dans tout cela ? Les anarchistes savent quelles sont les conditions capables de l'assurer. A Varsovie, rien de bien sérieux n'a été fait. Pourtant, il n'est pas totalement inutile que de telles rencontres internationales aient lieu.

Les jeunes qui ont participé au festival sont devenus, dans bien des cas, de véritables amis ; ils sont persuadés qu'ils ne porteront plus jamais les armes les uns contre les autres.

Mais ils ne se posent même pas la question : « Comment parvenir à la Paix ? Ou bien s'ils se la posent, c'est pour répondre par les slogans et les phrases apprises dans les meetings.

Et nous savons bien quelle est la valeur exacte de telles positions !

Ils laissent aux autres, au chef, au président, au maréchal-lissime, au conducteur, le soin de décider et de penser pour eux.

Nulle part aussi bien que dans les pays de l'Est (si, chez Franco) on n'a le souci de développer chez les jeunes le goût du défilé, de la grande parade, du grandiose, de l'uniforme. Le service militaire dure deux ans en Pologne, et même trois ans pour certains corps d'armée.

La jeunesse polonaise a défilé dans les rues de Varsovie pour honorer ses hôtes. Elle a défilé par corps de métier, en tenue de travail, les mineurs en uniforme, souvent en marquant le pas.

Pour être objectif. Il faut ajouter que de temps en temps, ils exécutaient un pas de danse !! Mais le plus souvent, il ne leur manquait qu'un fusil sur l'épaule pour ressembler à de vrais soldats.

Mais parlons un peu de la Pologne sans oublier qu'un festival à Varsovie, n'est pas un voyage d'étude.

J'ai eu quand même quelques conversations intéressantes, au hasard des rencontres, dans la rue. Un grand nombre de Polonais parlent couramment le français.

Ce technicien de l'électro-mécanique, qui disait avec ironie : « Moi, je m'en sors à peu près. Mais ils sont bien fatigué parce qu'il faut que je travaille le soir après la journée ! »

Cette vieille dame qui dans un tramway, répondait à un jeune qui vantait les efforts du régime en faveur de la jeunesse : « Oui, tout pour les jeunes... rien pour les vieux. »

Ce jeune journaliste qui disait : « J'ai tant envie de voir d'autres films que ceux importés d'U.R.S.S. ! Envoie-moi tous les journaux français que tu pourras ! »

Je n'insiste pas : vous savez déjà ce qu'est un régime de démocratie populaire.

La hiérarchie des salaires n'a rien à envier à celle que nous connaissons. Dans l'Industrie lourde, salaires plus élevés que dans le Bâtiment par exemple, où salaires sont déterminés par le rendement, bien entendu.

Le coût de la vie est très élevé et les difficultés sont grandes pour se procurer les objets de consommation courante. D'ailleurs, la-dessus, tout le monde est d'accord, même les communistes.

Le pouvoir d'achat moyen des masses est inférieur, par exemple, à celui qui existe en France.

La grande préoccupation est le développement de la grosse industrie.

A la décharge des maîtres de la Pologne, reconnaissons qu'ils sont partis à zéro. Un pays ruiné, des villes rasées... La reconstruction a bien marché. Varsovie est une ville neuve.

Mais disons aussi qu'ils emploient des méthodes qui tendent à atteindre : le socialisme. Hiérarchie, rendement, surproduction lourde, militarisme, éducation à sens unique, sont les caractéristiques de la démocratie populaire polonaise.

Pour terminer, voici deux exemples et quelques chiffres :

Dans une usine de tracteurs, le « Conseil de Direction » défait le plan pour le mois. Chaque ouvrier devra fournir, par exemple, un rendement de 150 (chiffre pris au hasard).

Mais si au cours du mois suivant on s'aperçoit que quelques ouvriers produisent, travaillant, mettons 170, cela n'est pas du aux capacités manuelles, à l'habileté, non ; c'est que le plan est est mauvais, et le mois suivant, la moyenne du rendement devra se situer entre 150 et 170, par exemple 160 !

Je tiens cela d'un stakhanoviste de l'usine de tracteurs de Varsovie.

Nos modernes capitalistes occidentaux n'ont qu'à prendre des leçons !

Et maintenant, voici quelques chiffres : Dans un hôpital : salaire de la femme de salle : 600 slotys. Salaire de la directrice, environ 2.000. Avec toute une série de catégories intermédiaires.

Prix d'une paire de chaussures femme :

Ce qualité moyenne : 300 slotys ;

Un kilo de viande moyenne : 30 slotys ;

Un kilo de pain : 3 à 4 slotys ;

Un pantalon homme, qualité moyenne : 968 slotys ;

Une veste homme, qualité : 1.430 slotys.

Les métallos et les mineurs gagnent en moyenne de 1.200 à 2.000 slotys ; le bâtiment, un peu moins.

Mais au technicien de l'électromécanique, à mon ami le journaliste, aux jeunes étudiants qui questionnent sans cesse sur les publications françaises dont ils sont privés, je souhaite de longues années à vivre pour connaître peut-être un jour, le vrai socialisme, notre socialisme. Celui que les anarchistes commencèrent à réaliser en Espagne, le 19 juillet 1936, et dont l'exemple restera à jamais ineffaçable dans l'esprit des hommes libres.

Au métallo, ancien de chez Renault, et qui murmurait les yeux humides : « Ah ! Paris, Paris ! » aux jeunes ouvriers du bâtiment qui s'extasiaient sur mon complet et mes chaussures : courage et espoir !

LE TEMPS DES ASSASSINS

(Suite de la première page)

militaires et une armée d'occupation. Et qu'ensuite, si de telles élections pouvaient être réellement libres, elles se traduiraient par un vote massif des Algériens contre les Français. De sorte que ceux-ci devraient ou passer outre et se discréditer devant l'opinion mondiale (ce qui est déjà fait), ou s'en aller... après avoir fait une guerre inutile.

Les chefs nationalistes algériens, eux, mentent lorsqu'ils affirment que « l'indépendance nationale ramènera le peuple de la misère, alors que d'Egypte en Syrie et d'Arabie Séoudite en Libye, pays arabes indépendants, cette misère s'étale sans vergogne sur le fumier d'un Islam momifié dans les mœurs d'un passé médiéval.

Les chefs nationalistes mentent lorsqu'ils affirment au fellah crédit ou terrorisé que le Croissant d'une religion qui s'est déshonorée dans la pratique de l'esclavage est supérieur à la Croix d'une religion qui s'est avilie dans la pratique du massacre

Va-t-on en finir avec le temps des Assassins et des Menteurs ?

Métallo de Billancourt, jeune paysan de la Beauce, berger de Kabylie, fellah d'Oranie, vous avez autre chose à faire que de vous entre-massacrer pour des nationalismes haissables.

Ici comme là-bas, vous avez à vous tendre une main fraternelle, à unir vos cœurs, vos raisons et vos énergies afin d'en finir une fois pour toutes

A en finir avec le temps des Assassins et des Menteurs.

Maurice FAYOLLE.

la corbeille aux idées

LES POSITIONS DE NASSER ET LE PAN-ISLAMISME

par Ch.-Aug. BONTEMPS

IL va de soi que nous ne puisions manquer, dans le principe, de porter condamnation de toute dictature et d'envisager de ce fait l'activité de Nasser avec un préjugé des plus défavorables. Mais ce serait risquer fort de commettre une grave erreur d'appréciation que de s'en tenir à cette vue simpliste.

Dans une Egypte archaïque, dominée par les factions féodales dont l'ayant l'Angleterre, une révolution de type démocratique était-elle possible ? Nous ne l'avons jamais cru et nous n'avons pas accueilli les déclarations de Neguib, sans scepticisme. On connaît la suite et comment la révolution égyptienne ne tarda pas à s'enliser dans le jeu bientôt retrouvé des factions. Neguib s'y laissa envelopper et Nasser monta. Tel est le fait et il est puéril de refaire l'histoire.

Nasser et la Ligue arabe

A quoi correspondent, dans une perspective d'avenir, les comportements du leader d'un panarabisme inquiétant ? Ses actes, par eux-mêmes, sont loin d'être aussi éclairants qu'ils le paraissent. Politiquement, il est normal que Nasser s'emploie à entretenir une certaine pagaille en Proche et Moyen-Orient. Dépourvu de moyens techniques de puissance économique et de force armée, il ne pouvait résister aux pressions de l'Angleterre qu'en perturbant l'échiquier de sa vieille ennemie. Il ne pouvait neutraliser l'Amérique, soucieuse avant tout des puits pétrolifères de l'Arabie Saoudite et des bases qu'elle y a implantées, sans créer un climat de tension où Ibn Séoud fut impliqué.

L'idée d'un panarabisme ne supprime pas les compétitions entre Etats qui, pour être arabes, n'en ont pas moins leurs intérêts et leurs particularismes. D'où la nécessité d'un organisme collectif, d'apparence idéologique, cette Ligue arabe que l'Angleterre a imprudemment créée. Qui tient la Ligue commande la politique étrangère. Cela explique les surenchères impérialistes, faciles au sein d'un organisme irresponsable. Mais dans quelle mesure, Nasser, en tant que chef d'Etat, se laisse-t-il prendre à cette démagogie ? C'est là une question difficile à résoudre.

Le troisième larron

Des éléments de réponse sont pourtant contenus dans certain illogisme et le bifrontisme de sa politique. Il est, par exemple, à l'égard de la France, des déclarations tranchées non conformes aux intérêts de l'Egypte elle-même, si tout a fait dans les sentiments des Egyptiens. Mais la lutte engagée contre les dominations occidentales est indivisible et — ne l'oublions pas — la compétition pour le futur leader-ship de l'Afrique du Nord est ouverte entre l'Egypte et le Maroc.

Il est un autre exemple. L'anticommunisme traditionnel de Nasser ne l'a pas empêché de prendre contact avec les Soviets. Si l'Egypte était une démocratie, on en'eût accusée de pro-communisme. Comme elle est une dictature fascisante, force est de constater une adroite politique : la rivalité anglo-américaine, qui risquait de se régler aux dépens de l'Egypte, voit ses mobiles et ses moyens bouleversés par l'irruption de la Russie dans cette chasse gardée du Moyen-Orient.

Les avantages qu'en tirera Nasser sont bien moins marqués par les fournitures d'armes tchécoslovaques que par la compétition des Anglo-Saxons et des Russes pour la construction du barrage d'Assouan. Le bluff de l'aide intéressée aux pays sous-développés prend ici un aspect concret. L'essor économique des pays sous-développés, par un nouvel équilibre du monde, un rôle autrement décisif que des armements dont aucun Etat n'ose plus se servir.

Arabisme ou islamisme ?

Dans cette vue, il apparaît que le conflit israélo-arabe n'est peut-être pas aussi insoluble qu'il le semble lorsqu'on ne le considère que dans la perspective d'une opposition judéo-islamique. La nouvelle trêve, si facilement obtenue par le médiateur de l'ONU, si elle ne résout rien de l'essentiel, indique néanmoins que l'Egypte ne désire pas plus la guerre que la défaite Israël. Nasser construit son pays où tout est à faire. Une guerre, même victorieuse, entraînerait sa ruine. Sans doute n'en est-il pas exactement de même en Syrie et en Arabie Saoudite. Cela vaut encore que l'on recherche la réalité de la politique égyptienne sous l'apparence des propos de défi.

On ne saurait d'ailleurs minimiser le danger de ces propos. Ils entretiennent, ils développent inévitablement cet esprit d'impérialisme religieux qui fut à l'origine de l'expansion arabe au moyen âge et demeure virulent. A cet égard, nous devons faire la distinction, que signalait justement Guy Mollet à la réunion, entre l'arabisme et l'islamisme. Si tous les Arabes sont musulmans, tous les musulmans ne sont pas Arabes. Des « ayant-droit » à l'Iran, au Pakistan aux Noirs du Soudan en passant par les Berbères, les peuples sont parvenus à divers autant que leurs intérêts. Le champ d'une action diplomatique y est large. Il y comprend enfin que « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » est aujourd'hui autre chose qu'un slogan.

Le fanatisme fausse tout

Mais disposer comment ? Il est très évident qu'en freinant l'évolution particulière des peuples africains déborde le cadre des problèmes intérieurs. Il s'agit de quelque trois centaines millions de musulmans parmi lesquels de nombreux Noirs chez qui l'Islam exerce ses conversions. Il y a fort à parier que la solidarité religieuse devienne, en Afrique, solidarité raciale. Mais, dans le Nord, un thème de ralliement : « Un panarabisme pratiquant une politique qui ne rejet'e le colonialisme qu'en paroles de mauvaise foi.

Peut-être m'objectera-t-on encore que ce ne sont pas là nos problèmes. Croyez-vous ? Quand les colonies ont aspirations et l'automation en voie de s'universaliser, c'est l'in'eraction des peuples qui détermine le standing de chacun d'eux. Ce sont les conditions d'accès aux matières premières et les courants d'échanges qui font le chômage ou la prospérité.

Nous combattons les régimes de nos voisins France et Salazar. Or l'évolution musulmane, l'évolution de centaines de millions d'hommes, selon qu'elle sera réactionnaire ou progressiste, pèsera sur le monde d'un bien autre poids.

LE LIVRE DU MOIS
par Maurice Joyeux

LES JARDINIERS DU BITUME
de Roger RIFFARD (Julliard, Ed.)

Notre ami Roger Riffard, dont nos lecteurs ont pu lire des articles dans notre journal, vient de faire paraître un nouveau roman. C'est le second ouvrage de ce jeune écrivain ouvrier cheminot, qui a gardé à la bouche une amertume que connaissent bien ceux qui ont mesuré les difficultés de vivre.

« Les jardiniers du bitume » est le roman de ses espoirs minés qui fortifient notre marche sur la route de notre vie.

Dans un foubourg de la ville, Alexis mène une vie difficile. Sa cervelle étroite rêve de l'évasion vers la nature, les fleurs sont butinées par des abeilles aux ailes irradiées par le soleil. La réalisation de ce rêve dépend de son copain Durand. Durand perd son fils et le rêve d'Alexis, longuement mûri dans l'atmosphère lourde de l'entrepôt où il travaille, s'évanouit. Alexis, Alinoû la femme, essaie maladroitement de panser la blessure. Un bistro sordide, des escaliers poisseux, une chambre étroite, enfin la rue, la rue sale, humide, baroque forment la toile de fond de son roman qui baigne dans la tendresse, dans la poésie, dans le désarroi aussi et où l'on regrette que la révolte ne soit représentée que par « l'homme au grand chapeau », personnage pittoresque, sympathique, mais en dehors des réalités.

Riffard, dans les dernières pages de son ouvrage, atteint et nous fait partager l'émotion que soulève l'échec de ces modestes bonheurs auxquels rêvent les humbles.

L'AVENTURE DE L'ART ABSTRAIT
de Michel Ragon
Robert Laffont, éd.

Le nouveau livre de Ragon dont nous avons publié une page dans le dernier numéro de notre journal, l'Avenir, apparaît rapidement indispensable à tous ceux qui doivent comprendre le cheminement qui conduit l'artiste du cubisme à l'art abstrait. En nous restituant l'histoire de l'Ecole de Paris, Ragon a su débarrasser son propos du terme hermétique qui rend si ingagnante la lecture des critiques spécialisés. L'ouvrage polémique, se lit comme un roman. De courtes biographies des artistes dont il parle, des raccourcis solides de l'évolution de l'art abstrait dans le monde, lui donnent un sérieux qui manque trop souvent à ce genre d'ouvrage.

Il est de bon ton dans nos milieux de considérer l'art abstrait comme du barbouillage. On ne saurait trop conseiller à ces esprits « forts » de lire le livre de Ragon avant de donner à leur jugement un caractère définitif.

LE ROMAN D'UN FRIPON
de Léo Campion
Calmann-Lévy, éd.

Notre ami Léo Campion vient de publier un nouveau bouquin dans la collection Labiche, « Le Roman d'un fripon », souffrira naturellement de la concurrence que lui fait « Le Voleur », ce livre magnifique de Dorsin, réédité l'année dernière et qui obtint le Prix des bouquinistes. Et pourtant même dans sa première partie, l'ouvrage de Campion est captivant. Un personnage qui ressemble à l'auteur par plus d'un cheveu, retrace sa vie, mouvementée et en dehors de la morale, chacun y retrouvera son compte. Les dernières pages sont une évocation passionnante de la vie des militants anarchistes de tous les pays, contraints de s'exiler et réfugiés à Bruxelles. L'auteur a su reconstituer pour nous la librairie pittoresque qui leur servit d'asile aux alentours de 1930.

SAINT QUELQU'UN
de Louis Pauwels
Edition du Seuil

C'est un livre qui intéressera tous les rescapés de cette époque héroïque.

M. Louis Pauwels donne dans l'épicerie. Astucieusement encadrée, sa prose, où il est question de la patrie, de la civilisation, des principes et de M. Louis Pauwels, s'étale à la une de « Paris-presse ». M. Louis Pauwels a toujours rêvé d'une tribune où il pourrait clamer des lieux communs ; il a trouvé une étable et avec délices il y fait son lit.

M. Louis Pauwels vient de faire semblant de faire un livre. Son dernier bouquin dont j'ai rendu compte ici ne s'est pas vendu. M. Louis Pauwels qui a défaut de génie littéraire a le génie de la publicité, a inventé un truc : la censure des bibliothèques de gares ; ce qui a bien fait rire les libraires, mes confrères.

Le nouveau livre de M. Louis Pauwels ?... Mais je vous le crie, Monsieur Louis Pauwels donne dans l'épicerie... ou pardon, je me trompe, dans la charcuterie... avec la peau des autres, bien sûr !...

A propos, M. Louis Pauwels, que j'ai vu il n'y a pas bien longtemps me paraît fort bien conservé. Attendons-nous à lire dans « sa » presse, son départ rapide de publicitaire « voire les bibliothèques de gares » pour l'Ariège.

EN MARGE !

« France Observateur », le journal des intellectuels stalinien, qui n'osent pas dire leur nom (on se demande un peu pourquoi), vient de publier un remarquable article où Marceau Pivert sur son voyage en Russie. C'est en lisant ce texte d'un militant auquel nous nous sommes parfois opposés avec violence, mais qui appartient à la grande famille des socialistes révolutionnaires dont nous sommes le rameau de pointe, que l'on comprend mieux ce qui, depuis le mouvement ouvrier, le vrai, de ces équipes de circonstances que la bourgeoisie prête à la bestialité moscoutaire.

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

NOM DE DIEU ! ou AU NOM DE DIEU ?

par Félicien CHALLAYE

DANS mon livre *Péguy Socialiste* (Amiot - Dumont, 1954), je décris la mort courageuse de mon camarade d'Ecole Normale, commandant une section à la bataille de Villeroy, le 5 septembre 1914.

Le bataillon devait enlever une hauteur occupée par l'ennemi. Le lieutenant Péguy, lors de l'assaut, faisait après chaque bond, coucher ses hommes ; lui-même, en dépit des conseils qu'on lui donnait, restait debout, hurlant : « Tirez, tirez nom de Dieu »... C'est alors qu'une balle lui brisa le front.

Le principal informateur était un sergent de la compagnie, Victor Boudon.

J'écris à ce propos (pp. 311 312) :

« Le bruit a couru — je le cite sans avoir pu le vérifier — que Victor Boudon aurait été alors, l'objet d'une singulière démarche. Un envoyé de hautes personnalités serait venu lui dire : « N'est-ce pas étonnant que le plus Péguy soit mort un blasphème à la bouche ? Etes-vous sûr d'avoir bien entendu ? Péguy n'aurait-il pas crié : Tirez, *au nom de Dieu !* Si vous consentiez à cette rectification, nous pourrions vous offrir les moyens de faire largement connaître cette version rectifiée... » On devine la portée d'une telle démarche : à l'appel du saint qui allait donner sa vie, Dieu aurait répondu par le miracle de la Marne ! Mais l'honnête Victor Boudon aurait maintenu sa version. Tous les anciens combattants savent bien que le juron, dans la bouche de Péguy, n'avait rien d'un blasphème ; qu'il était seulement, comme il arrive toujours à l'arme, un moyen de faire rapidement exécuter l'ordre donné... »

Le bruit que je signalais alors, sans en garantir l'exactitude, vient de recevoir une confirmation du moins partielle en des textes publiés au feuillet 49 de l'*Amitié Charles Péguy*, daté janvier 1956, mais qui vient seulement de paraître : *Lettres de et à Victor Boudon.*

Le 1er février 1915, l'abbé A. Segret, curé de Charny et Villeroy, écrit à Victor Boudon : « Vous m'avez indiqué que vous prépariez pour Maurice Barrès, un petit travail sur la vie militaire de Charles Péguy. Mgr Marbeau, a qui j'ai parlé de cela et de votre future visite, m'avait chargé de vous demander (dans le cas où vous aurlez à relater de nouveau l'incident de la bataille où Charles Péguy a été atteint) ses hommes s'écrie : tirez, tirez, nom de D...) de raconter cela par la phrase suivante : « La voix du lieutenant au milieu du bruit des balles commande le feu à ses hommes, les adjurant, au nom de Dieu, de tirer et de tirer toujours. » Cela pour ne pas effarouche quelques personnes qui pourraient être étonnées d'une expression semblable dans la bouche de Charles Péguy qui était un homme très chrétien et bien prisé dans le monde religieux ».

Quels pourriers ont suivi la lettre suggérée par l'évêque Mgr Marbeau ? Les textes publiés ne le disent pas. Mais ils nous font connaître le refus de Victor Boudon.

A une grande amie de Péguy, républicaine ardente et anticléricale, la fille de Jules Favre, Mme Geneviève Favre, Victor Boudon écrit, le 4 février 1915, une lettre où l'on s'étonne d'abord qu'un sergent ait aussi bouleversant pour l'auteur et pour la destinataire qu'a été la mort de Péguy ait pu entraîner sous un certain aspect, des conséquences comiques — mais ensuite on comprend à quoi il est fait allusion :

« Si en sortant vous pouvez passer me voir, je serais heureux de causer avec vous et vous raconterai une petite histoire qui vous amusera au possible, tout en vous démontrant comment on cherche à écrire l'histoire dans certains milieux. C'est vraiment délicieux... et inutile de vous dire que j'ai nettement fait comprendre que je ne fabriquais pas pour tel ou tel compte, mais que je racontais la vérité pour l'amour de la dire. Ah ! ce pauvre mais si beau : « Tirez, tirez, nom de Dieu ! !... Je crois que tous les « Monseignneurs » de la terre ne le digèreront jamais. J'ai reçu spécialement pour cela, hier soir, la visite du brave curé de Villeroy, et quand je vous conterai cela, vous ferez comme moi, vous rirez. »

Connaissant la décision de Victor Boudon, certains amis de Péguy l'en félicitent. Le 31 août 1915, un fidèle ami des *Cahiers*, Pierre Marcel, lui écrit :

« Voici la lettre que vous désirez. Je vous remercie de me l'avoir confiée. Faites-en l'usage qu'il faut pour empêcher que la mémoire de mon malheureux ami ne devienne la proie d'un parti ».

Une autre lettre, datée du même jour, provenait d'un homme pour qui Péguy avait une affection presque filiale (l'appelait « mon plus ancien maître, mon premier et plus fidèle ami »), Louis Boitier, un charron forgeron, républicain, socialiste et anticlérical. Celui-ci s'exprime auprès de Victor Boudon de ne pouvoir se rendre à Villeroy, pour le premier anniversaire de la mort de Péguy. Et il ajoute :

« Je le regrette d'autant plus que votre manière de procéder me plaisait beaucoup mieux que celle de M. l'Evêque de Meaux, entraît mieux dans mes goûts ».

L'histoire retiendra le texte militaire *Nom de Dieu*, plutôt que l'ecclésiastique correction *Au nom de Dieu...*

A l'Ecluse avec MARC et ANDRÉ

par Suzy Chevet

Il y a quelques jours, dans une farandole d'un Paris intelligent, non-conformiste, plein de rayons de soleil parce qu'y préside la chaleur humaine toute nette, toute simple, celle qui vient du cœur et qu'on y trouve les visages les plus spirituels, et les plus sincères de Paris, on fêtait à l'Ecluse le grand prix du disque 1956 que viennent d'obtenir Marc et André pour « leurs chansons de l'Ecluse. »

Adorables et truculentes chansons interprétées avec un naturel dans la sincérité, une sobriété sans sécheresse, truffées d'observations savoureuses qu'accompagne la guitare de Marc qui retrouve les sonorités de la vielle des Troubadours d'antan.

Ces deux beaux et sympathiques garçons au style direct et qui savent se mettre chaque fois dans la peau de chaque genre ont le sens de la poésie — qu'il lâche les amarres de l'Ile Saint-Louis, qu'il conte le lapin et le chameau, cette chanson-fable de notre ami R. Asso, qu'il campe le marié saoul de la pochade si drôle de Bruant... nous voila sous le charme... Leur jeunesse ravoreie, leur gentillesse gouailleuse s'ajoutent encore à leur talent pour nous les faire aimer et nous réjouir de leur succès. Marc et André non seulement sont des vedettes du Music-Hall mais ils jouent également au T. N. P. réalisant cet exploit unique de passer sur le plus petit plateau parisien, celui de l'Ecluse et sur le plus grand, celui du T. N. P. au Palais Chaillot.

« Le Monde Libertaire » qui a su si souvent apprécier leur talent dans de nombreux galas avait tenu à être présent parmi les nombreux amis réunis pour les fêter. Sous la houlette du maître de cérans notre grand ami Léo Noël, nous avons vu nos vœux de succès à eux d'Agnès Capri, B. Lavalette, Jean Fabri, Marcel Marceau et ses ex-camarades, les comédiens du T. N. P., Léo Campion, les Tags-Brothers, Irène Solar, Jean Paredès, Pierre Latour, Brigitte Sabouraud, R. Cossimond, etc..., tous des amis que nous aimons et qui font honneur au Monde artistique.

Le coin du pamphlétaire
Impudeur !

par René TERRIER

Le Crédit Municipal racole. On est habitué, certes, au cynisme cupide de certaines institutions gouvernementales, mais il semble que « Ma Tante » y va un peu fort...

Les quais du métro sont envahis d'affiches bariolées qui représentent un brave Français moyen se matérialant le crâne de conviction. Une légende « bien de chez nous » souligne cet humour délicat :

« Ne vous frappez pas ! Si vous avez besoin d'argent, le Crédit Municipal est à votre disposition, etc., etc... »

Procédé d'usurier !

Compromissance de mère maquerelle !

Sympathie de requin !

Les pauvres bougres qui durent avoir recours à cette administration savent ce que cache et ce que signifie cette « aide » insolite. Depuis les mandataires et l'instauration du « crédit » majoré, on n'a pas trouvé mieux en matière d'exploitation légale et organisée de la misère populaire. Le pire prêteur clandestin des environs de la Bourse peut faire preuve d'un soupçon de pitié... Le Crédit Municipal, lui, exploite sans scrupule, allouant généreusement 3.000 francs pour un gage qui vaut 36.000 francs. Et pour retirer l'objet confié, le malheureux pékin devra acquitter une taxe « proportionnelle proportionnelle et variable », avec tout ce que ces termes cachent de perfide souplesse.

Que M. Jules Romains — cet empereur de l' « Auteur » — qui nie l'existence de la misère et assimile la grande masse des ouvriers à quelques pochards de la rue Mouffetard, que M. Jules Romains, donc, aille s'installer, calepin en main et déguisé en « client » anonyme, sur les bancs usés du trop célèbre « Clou » et qu'il fasse son profit des terribles et pauvres dialogues qui s'établissent :

— Combien dites-vous ? 750 francs ce pardessus presque neuf ? Ce n'est pas possible... Voyons...

— C'est tout ce que nous pouvons en donner...

— Mais enfin... Je l'ai payé 24.000 francs il y a deux mois...

— C'est comme ça ! A prendre ou à laisser...

Et le fonctionnaire blasé passe au numéro suivant.

Ainsi, il se trouve quelques bonshommes assez peu dégoûtés pour exercer ce sale boulot, cette besogne de complicité et de complaisance pour un salaire de 40.000 francs par mois et le droit à la retraite !

Le croyez-vous ému..., cet examinateur de service auquel incombe le soin d'évaluer le montant à allouer, ému par le pitoyable spectacle d'une jeune mère tentant d'arracher quelques centaines de francs supplémentaires pour un lange quasi-neuf ?

Nenni ! Il s'en fout et il en a vu d'autres. Mais surtout il s'en fout !

Le règlement tyrannique, dira-t-on. Le règlement inique, stupide autant qu'inhumain ? Certes...

Mais la logique ? La simple humanité ? S'il poussait jusqu'à 2.000 francs... pour ce landeau qui vaut dix fois plus ?

Il doit pourtant (s'il a encore la faculté de penser) que ce véhicule engage signifie profonde détresse, ultime désarroi, privation de sortie pour un bambin...

Il sait... mais il s'en fout !

Il serait intéressant, sur le plan de la documentation humaine, de voir quelles têtes peuvent posséder les responsables de ce service ?

Savoir si ces gens-là sont constitués comme vous et moi ou si ce sont ceux qui s'émeuvent du sort futur de nos colons d'Algérie...

Peut-être pourrait-on mouler leurs physionomies pour les placer ensuite dans des musées, afin de concourir à l'édification des foules lorsque, plus tard, beaucoup plus tard, la planète sera habitée de gens uniformément bons ; pour montrer à nos arrière-arrière-petits-enfants quelques spécimens de salauds du XX e siècle ?

Non, satisfaite de saigner à blanc ceux que le cortège immuable de la misère amène dans ses tolles, « Ma Tante », répugnante araignée, racole à distance et préfère le faire à l'aide d'arguments humoristiques !

Inconscience ? Sadisme ? Dernier sursaut d'une société vermoulue à la veille de s'écrouler ?

Il y a de tout dans cette magistrale impudeur qu'emploie un ORGANISME D'ETAT pour rappeler aux miséreux leur indigence.

Et en rire.

René TERRIER.

RADIO

NOS amis syndicalistes n'nignorent sans doute pas qu'une « émission du travail » leur est destinée chaque samedi et cet depuis plus de 10 ans, de 13 h. 35 à 14 h. 05, sur la Chaîne Nationale. Disons pour ceux qui ne la connaîtraient pas que le réformisme y est roi. Une revue de la presse syndicale, une chronique juridique, des informations d'ordre social, des commentaires de livres ouvriérisés y sont donnés. Bien entendu, tout ce qui touche au syndicalisme révolutionnaire est prohibé. On se s'éliceraît de penser que la radio, comme tous les organismes ou journaux sérieux, a elle aussi sa tribune sociale, mais on est beaucoup plus surpris en constatant le sort qui est fait aux techniciens de la maison. En effet, si ceux-ci se mettent périodiquement en grève, ce n'est sans doute parce que la direction de l'avenue Friedland les barbarisse pas des idées de l' « émission du travail ». Bien mieux, à la suite du conflit, un certain nombre d'agents ont été traduits devant un conseil de discipline qui leur a expliqué que le droit de grève était admis, mais avec certaines restrictions, ce qui a eu pour effet de déclencher une nouvelle grève contre ces restrictions. On aimerait que ces messieurs accordent leurs violons, car même l'auditeur à oreilles inégales perçoit les fausses notes. Au moment où la R.T.F. étend et perfectionne son réseau, il serait bon si elle tient à conserver et à former du personnel, qu'elle commence par assurer de justes conditions de vie à celui qui la sert. Sinon, l'offensive contre les postes privés, bénéfique pour l'heure, risquait de s'achever un échec par les « fuites » de personnel. On peut déplorer le compartimentage syndical et l'absence de solidarité entre producteurs et artistes d'une part, et personnel technique de l'autre. Un petit effort d'union de la part de chacun amènerait une solution rapide et rationnelle, et tout le monde (surtout l'auditeur) y trouverait son compte.

« La ronde des chansons », d'Anne-Marie Duverney et Pierre Horiot, est l'émission populaire par excellence. Très eclectique, on y passe de bonnes chansons alternées avec des musiques originales, des poèmes très accessibles et aussi ce qui est d'occipant à cette production, des chansons à deux sous dont le rôle est sans doute de forcer l'écoute. Cette méthode est peut-être discutable, mais on réunit ainsi un maximum d'auditeurs et il devient possible de faire passer quelque chose de plus grand nombre, des œuvres qui ne sont jamais entendues autrement. Le grand mérite de ces producteurs est surtout de dénicher un peu partout des artistes de valeur qui n'ont pas la place qu'ils méritent. C'est ainsi qu'à l'émission du 13 mai, nous avons eu le plaisir d'entendre Jacques Pierre, interpréter « Je voudrais. » Ce chanteur de charme assez peu connu possède un organe dont le timbre nous rappelle l'André Beaugé, des beaux jours. Souhaitons à Jacques Pierre de trouver des « bons interprètes, et félicitons « La ronde des chansons », d'avoir contribué à donner sa chance à ce talentueux chanteur.

La première de « Music-hall dans un fauteuil », par Bernard Zimmer, avec Cora Vaucaire, a été diffusée, samedi 26 mai, de 20 heures à 20 h. 30, sur Paris-Inter. Excellente production qui suscitera bien des non-conformistes. Bernard Zimmer conserve gentiment dans Cora sur le music-hall d'hier et d'aujourd'hui, sur le bon et le mauvais, sur des chansons oubliées ou même méconnues que Cora possède bien, elle, et qu'elle chante avec tout le talent que nous lui connaissons. Les petites notes pacifistes si bien amenées, nous réchauffent le cœur à une époque où la poudre est en passe de monopoliser la parole.

J.-F. STAS.

POÈTES du temps jadis

par J.-Paul MONTEIL

L a pousse du pouel desu l'ventre à la terre
Les pomm's vont roundiner aux poummiers des enclos.
Il a poussé du pouel sous les pans des d'vantières,
Et les tétons roundin'nt a c'tte heure à plein corset.

LE printemps est tout neuf et les toits, sous ma fenêtre, sont barbouillés de soleil. Au pays de Gaston Couté les Mauves ont étrenné leur robe nouvelle et ma montagne limousine s'est vêtue de vert tendre en attendant sa parure éclatante de fleurs de genêts. Il y a de la poésie partout même sur les toits lépreux des taudis.

La nature mère bienfaisante n'a point oublié de parer d'herbes folles et de fleurs sauvages l'immondice dans commune où reposent les poètes.

Mais nous, avons-nous jamais pensé de l'ordure à la mémoire de ceux qui luttèrent pour notre d'un bouquet de souvenir ?

Et pourtant ils nous ont laissé des armes, tout ceux-là, et nous, stupidement, nous laissons ces armes se rouiller et disparaître sous la poussière du temps.

DITES-MOI, les jeunes, quel est celui d'entre vous qui va, d'un seul jet, me réciter le poème de Paul Paillette ou d'Eugène Bizeau, me chanter une chanson de Xavier Privas, de Pierre Dupont, de J.-B. Clément, de Jules Jouy, de Droin de Bercy... de ceux-là ou de tant d'autres ?

Lisez ces noms qui ne vous diront rien... ou peu de chose : M. Doublier, Ch. Chambiet, Nitou, M. Boukay, Eug. Pottier, Israël, M. Hallé, F.-J. Jollyet, M. Legay, R. Tozigny-Dominus, F. Mouret, M. Brubach, R. Guérard, Clodrec Maupas, G. Doustrère...

Vienne son jour, Déesse aux yeux si beaux,
Dans un matin vermeil de Salamine !
Frappe nos cœurs en alliés en lambeaux,
Anarchie ! ô porteuse de flambeaux,
Chasse la nuit, écrase la vermine
Et dresse au ciel, fût-ce aux vos tombeaux,
La claire tour qui sur les flots domine !

SAVEZ-VOUS qui étaient Zo d'Axa, Julien Content, Armand Beaure, Pierre Martin ou Maîtha ?

Je ne parle pas de ceux qui furent célèbres : Kropotkine, Bakounine, Reclus, S. Faure, Han Ryner, car si leurs œuvres sont introuvables leurs noms ne peuvent être encore oubliés. Mais J. de Sainte-Croix ou Larrey de Civrieux ? Mais Roinard ou Vermersch ?

Parle-t-on encore de Mirbeau, qu'il faut relire pour qu'il fut violemment, férocement anticlérical ? Ne cherchez pas les œuvres de Pamit Martial. Lui, il est puni pour avoir clamé son immense et douloureuse déception après deux ans de séjour en Russie. Et Marcel Martinet, l'admirable poète des Temps Maudits, qui donc récite encore ses poèmes ? Si l'on peut encore lire Vallès qui donc se souile de la bonne Sévérine ? » Et ces deux-là qui nous furent chers : G. Yvetot et Victor Méric ?...

QUE l'on me pardonne ces citations sans ordre, sans méthode, mais ils sont trop. Trop de noms se pressent sous ma plume, dont il faudrait faire revivre l'œuvre. Ils sont trop, tant pis pour aujourd'hui, nous y reviendrons. Mais c'est à dessein que je n'ai pas encore cité le plus grand, avec Gaston Couté, des poètes libertaires. Laurent Tailhade, car je veux lui emprunter ma conclusion.

CINEMA
AMORE

AMORE, de Rossellini et Pellini, noue vigoureusement les deux panneaux d'un diptyque.

Le premier, inspiré de la *Voix humaine* de Cocteau, est le drame — en sol, banal — d'une rupture.

L'originalité consiste dans le procédé employé. Car nous sommes mis au courant et tenus en haleine par une seule conversation téléphonique. C'est en effet, une pièce à un seul personnage. Mais quel personnage !

... Dans l'ambiance lourde et torpide d'un studio baigné d'ombre, une femme, l'abandonnée — est à l'appareil, et, inexorable, l'action se déroule...

Pour tenir cette gageure, Anna Magnani déploie les ressources, sans cesse renouvelées d'un souple talent, fécond en hauts et parthétiques sommets. Et quelques scènes frappent fort et loin, dans ce bouleversant monologue, tout imprégné de passion orgueilleuse et farouche, violente et contenue, dolente et soumise.

Le second panneau — le *Miracle*, de Fellini est tout autre. Là, changement complet d'atmosphère. Nous sommes dans une transparente et lumineuse densité. La bergère visionnaire rencontre l'élu. Et le miracle — son mirage — s'accomplit, dont les conséquences ne tarderont pas à se manifester. Et le contraste s'accentue, au cours de l'aggravation qu'avait bien remarqué la jeune et sensible camarade qui m'accompagnait. Et l'aurore s'éteint et presque — dirait-on — hostile impassibilité de la nature, des choses, l'ironie du destin, la compréhension des êtres et le rêve intérieur dont un pauvre et simple cœur est écrasé et gonflé. Et cela jusqu'au cri final, jailli des entrailles en même temps que la délivrance.

J'ai discrètement souligné le rôle écrasant assumé avec un art consommé par Anna Magnani — qui, déjà fut la principale interprète de cette délicate pièce d'orfèvrerie qu'était le *Carrosse d'Or*.

J'y reviens. Son visage au beau masque tragique est le miroir expressif et vivant où, fidèlement se reflètent avec une intensité aiguë toutes les nuances et tous les orages de ces sentiments si voisins, quoique divers, que sont l'exaltation, le bonheur, l'extase et la douleur. Son corps, son corps flexible nous laisse hablement deviner une sensuelle et somptueuse vénusté.

... Les images d'une abrupte et presque agressive beauté sauvage — nous ont — ma compagne et moi — plongés, par leur âpre rusticité, dans un coléreux ravissement.

Jean LAURON.

LES ROBOTS
par Charles BERNARD

Notre ami Charles Bernard, un des chansonniers les plus incisifs sur la place de Paris, nous communique ces quelques réflexions pertinentes, extraites d'une philosophie sourriante et que nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs.

S. C. »

LES ROBOTS

EN feuilletant le dictionnaire, je suis tombé sur le mot « robot » ainsi défini :

« Automate qui rappelant la figure humaine. »

Alors, j'ai regardé autour de moi, un peu partout : des usines, du travail à la chaîne ; à l'est et à l'ouest : des armées en marche, du pas cadencé. Et des pancartes : « Défense de cela. Défense de cela... Il est interdit de... » Enfin partout des robots, du robotisme et des robotseurs.

Au milieu de tout cela, une seule note réconfortante... Sous un arrêté de la préfecture de police : « Il est interdit aux chiens de pénétrer dans les magasins d'alimentation », à un étalage, sur un sac de haricots, un chien urinait librement, magnifiquement.

C'était autour de moi le seul acte d'indépendance visible. Comme une source de liberté coulant sur un monde domestique.

Un étranger qui passait fit une grimace de dégoût. Je lui dis : « Monsieur, chapeau bas ! Vous assistez au dernier acte libre, au dernier sursaut voltairien du peuple qui prit la Bastille.

Et aussitôt, j'ai voulu manger de ces haricots baignés aux sources vives de la liberté. J'ai dit à l'épicier :

— Donnez-m'en un kilo !

— Des haricots secs ? il me demande.

Je dis : « Non ! Des mouillés ! »

Nous les avons mangés, ma femme et moi. Exceptionnellement j'avais même invité ma belle-mère. Je voulais faire du tort à ma belle-mère, au moins une fois dans sa vie, la sauver de la liberté.

Elle me dit : « Ils ont un drôle de goût, ces haricots... »

Je n'ai pas répondu. Je voulais lui laisser profiter de son assiette jusqu'au bout.

Le plat vide, j'ai tout expliqué. Elle est tombée raide.

Quant à ma femme, elle est partie et a demandé le divorce.

Grâce aux haricots insignes d'indépendance, j'étais redevenu un homme libre.

A SES HEROS,

la patrie reconnaissante !

La sur une croix d'un cimetière indochinois : « Fritz Muller, ancien S. S., mort pour la France... en Asie. »

Nous assistons au réveil des peuples de couleur.

Certains semblent s'en étonner. Ce ne sont pourtant pas les signes précurseurs qui ont manqué. Souvenez-vous, il y a trente ans, de l'avertissement prophétique lancé par une chanson :

« Nul'z de Chine, nuits câlines, nuits d'amour... »

On trouvait ça charmant, mais on aurait dû se douter que les nuits d'amour, les nuits câlines... c'est très joli... seulement, trente ans après, ça représente du monde.

L'ancien sultan intérimaire du Maroc, sa Majesté Ben Arafa, avait déclaré avant d'être mis à la retraite :

— Je me maintiendrai sur le trône tant que Dieu ne m'ordonnera pas de partir !

Nous étions quelques-uns à penser : « Il a des chances de rester là un moment. »

Or, dans le même temps, monsieur René Coty lui demandait de se retirer :

Un peu plus tard, Ben Arafa s'en allait.

C'est très troublant !

Qu'est exactement M. René Coty ?

●

Depuis que l'Allemagne de l'ouest est plus ou moins intégrée au système occidental, un ministre français, en séance secrète, a proposé de remplacer le nom de la station de métro de Stalingrad, victoire soviétique par le nom d'une victoire de nos nouveaux alliés : Dunkerque !

Et il a ajouté :

— Les victoires de nos amis sont nos victoires !

●

La nuit de la Nativité, quand les rois mages se mirent en route, une étoile brillait dans le ciel de Bethléem.

Cette étoile était un message d'espérance pour les générations futures.

A en juger par l'état actuel du monde, elle était sûrement une étoile de général.

Des pèlerins sont revenus de Terre sainte avec un morceau de la vraie croix.

Il paraît même, qu'aux environs de la crèche, on vend encore, dans les boucheries de choix, des morceaux du vrai bœuf.

— J'ai oui, répondit le soldat, une voix qui m'ordonnait : Va garder les moutons !

Et Jeanne conclut, désarmée :

— C'est tout de même pas moi qui peux le contredire !

●

J'ai connu une famille qui, le jour anniversaire de l'armistice, avait mis trois drapeaux à la fenêtre : le français, le russe, l'américain...

Ils ont fini par trouver un compromis...

Ils ont enlevé le français.

●

Depuis que l'Allemagne de l'ouest est plus ou moins intégrée au système occidental, un ministre français, en séance secrète, a proposé de remplacer le nom de la station de métro de Stalingrad, victoire soviétique par le nom d'une victoire de nos nouveaux alliés : Dunkerque !

Et il a ajouté :

— Les victoires de nos amis sont nos victoires !

●

La nuit de la Nativité, quand les rois mages se mirent en route, une étoile brillait dans le ciel de Bethléem.

Cette étoile était un message d'espérance pour les générations futures.

A en juger par l'état actuel du monde, elle était sûrement une étoile de général.

Des pèlerins sont revenus de Terre sainte avec un morceau de la vraie croix.

Il paraît même, qu'aux environs de la crèche, on vend encore, dans les boucheries de choix, des morceaux du vrai bœuf.